

FONTENELLE
DE L'ORIGINE DES FABLES
(1724)

Édition critique

avec une introduction, des notes, et un commentaire

Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

J.-R. CARRÉ

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Professeur de philosophie au lycée de Bordeaux

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1932.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552604_0020

FONTENELLE
DE L'ORIGINE DES FABLES
(1724)

FONTENELLE
DE L'ORIGINE DES FABLES
(1724)

Édition critique

avec une introduction, des notes, et un commentaire

Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

J.-R. CARRÉ

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Professeur de philosophie au lycée de Bordeaux

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1932

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays



AVANT-PROPOS

M. Lanson, sans le vouloir, a été l'une des causes déterminantes de ce petit travail. Le hasard d'un concours, naguère, déjà jadis hélas, nous donna l'occasion d'éprouver, sous ses yeux, le danger d'expliquer un texte limpide du XVIII^e siècle. L'idée nous en vint de nous piquer au jeu, et d'essayer de rendre plus clair un texte déjà clair. Ce maître respecté, qui ne fut pas le nôtre, ignorera, sans doute, notre tentative et ne nous lira pas ; encore qu'il faille, avec lui, se méfier beaucoup, en de pareilles matières.

Une autre cause, plus immédiate, de l'édition que nous publions, fut le bon accueil que voulut bien lui accorder M. Bréhier, qui consentit à nous lire. Nous lui devons d'utiles indications et de précieux encouragements.

Dans le choix du point d'application de notre effort, Fontenelle fut aussi pour quelque chose, par son amour profond pour la pensée et la liberté de l'esprit.

Nous remercions ici le mort et les vivants.

R. C.

INTRODUCTION

Il existe, depuis assez longtemps, une bonne édition critique de l'*Histoire des Oracles* de Fontenelle (1) ; il n'en existait point de son *Origine des Fables*. Il nous a paru utile de combler cette lacune, parce que l'*Origine des Fables*, en dépit de sa brièveté, par sa brièveté même, nous paraît être un texte plus important que l'*Histoire des Oracles*.

Fontenelle, à la date de 1686 (2), comme l'a signalé Lévy-Bruhl (3), critique, sous le nom d'*Oracles*, toute espèce de miracles. Maigron, de son côté, affirme l'extrême importance, à cette date, d'une œuvre où sont démasquées et bafouées les impostures des prêtres de tous les temps (4). Il y voit une source importante de la polémique anticléricale du XVIII^e siècle. Nous avons nous-même fait ressortir ailleurs (5) l'intérêt des *Oracles*, et montré (ce qui n'avait pas été fait, à notre connaissance,) les liens obscurs qui unissaient peut-être, en cette

(1) *Fontenelle, Histoire des Oracles. Édition critique*, publiée par Louis Maigron, Paris, Cornély, 1908, petit in-8° (Société des textes français modernes).

(2) La première édition des *Oracles* est de 1686 et non de 1687. Cf. Maigron, *op. cit.*, introd., p. j.

(3) Lévy-Bruhl, *History of Modern Philosophy in France*, Chicago. The open court publishing company, 1899, in-8°, p. 131 ; et *Les tendances générales de Bayle et de Fontenelle*, ap. *Rev. d'Histoire de la Philosophie*, fasc. 1 (janvier-mars 1927), p. 63.

(4) Maigron, *Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence*, Paris, Plon, 1906, in-8°, pp. 248 sq.

(5) Carré (J. R.), *La Philosophie de Fontenelle ou le sourire de la Raison*, Paris, 1931, in-8°, part. IV, chap. IV (« L'anticléricalisme de Fontenelle. Les impostures des prêtres fabricants de miracles »).

affaire, Fontenelle et les gens en place ; ils lui permirent, en saisissant une occasion étonnamment propice, de ne pas être immédiatement inquiété (1).

Mais les *Oracles* sont une traduction et un arrangement de l'ouvrage d'un autre, Van Dale (2). Il y a là une excellente imitation originale ; moins originale cependant que l'*Origine des Fables*, qui n'imité personne, et où Fontenelle est précurseur sur un point important : le comparatisme en matière de mythes et de religions. De plus les *Oracles* sont de 1686, et l'*Origine des Fables* a pour date de publication 1724 ; mais les idées de l'essai sur l'*Origine des Fables* sont très probablement, nous allons le montrer, en la possession de Fontenelle dès avant 1680. Si nos preuves paraissent suffisantes, il en résultera : 1^o que l'*Origine des Fables* doit normalement passer avant l'*Histoire des Oracles*, et cependant ne pas être considérée comme une simple introduction aux *Oracles* (3) : le petit ouvrage a, selon nous, une bien autre portée que le gros, déjà fort portatif. L'*Origine des Fables* est une théorie générale ; elle comporte des applications polémiques ; l'*Histoire des Oracles* en est une ; mais la théorie a son intérêt, en elle-même, indépendamment de toute polémique, et il déborde de beaucoup celui de la prochaine application ; 2^o que Fontenelle, en ces matières, a été le premier à penser et écrire avec cette netteté, avant Bayle, avant Tournemine, avant La Créquinière, avant le président de Brosses, et peut passer à bon

(1) *Id.*, *ibid.*, pp. 448 sq.

(2) « Antonii Van Dale M. D. De Oraculis Ethnicorum dissertationes duae quarum prior de ipsorum duratione ac defectu, posterior de eorumdem auctoribus. Accedit et schediasma de Consecrationibus ethnicis. Amstelædami. Apud Henricum et viduam Theodori Boom » 1683, tr. petit in-8^o. (2^e édition 1700, où l'ordre des deux dissertations est interverti, après que l'exemple en a été donné en 1686 par Fontenelle.)

(3) Ce qui est le point de vue de Maigron, *Fontenelle, l'homme, l'œuvre...* pp. 243, sq.

droit pour le fondateur du comparatisme moderne (1).

Le premier point concerne l'intérêt de l'opuscule ; nous espérons qu'il apparaîtra à la lecture du texte de Fontenelle et du commentaire dont nous l'avons fait suivre (2).

Le second point, la date, réclame de plus longs développements. L'opuscule intitulé *De l'origine des Fables* paraît en 1724 dans une nouvelle édition des *Œuvres diverses de M. de Fontenelle* (3). Or il est un démembrement, un remaniement, et une mise au point, d'un fragment posthume *Sur l'Histoire*, dont Trublet, biographe attitré de Fontenelle, parle en ces termes : « Je viens maintenant au peu de manuscrits

(1) Bayle publie à partir de 1682.

— Tournemine (grand ami de Fontenelle), *Projet d'un ouvrage sur l'Origine des Fables*, ap. *Mémoires de Trévoux*, 1702 (décembre) et 1703 (janvier).

— La Créquinière, *Conformité des coutumes des Indiens orientaux avec celles des Juifs et des autres peuples de l'antiquité*. Bruxelles, de Bacher, 1704, petit in-12.

— De Brosses, *Dissertation sur le culte des dieux félicies*, 1760, in-12.

Delvovlé (*Essai sur Pierre Bayle, religion, critique et philosophie positive*, Paris, Alcan, 1906, in-8°, pp. 235 et 245 et pp. 381, 389, 395 en particulier) a signalé la curiosité de Bayle pour ce qui concerne les populations primitives. Son sauvage diffère d'ailleurs un peu de celui de Fontenelle ; cf. Garré (J. R.) *op. cit.*, part. II, chap. IV (« l'Histoire de la Raison »). A. Lang, (*Myth, Ritual and Religion*, Longmans, Green et Cie, Londres, 1887, 2 vol. in-8°, t. I, pp. 28 sq et p. 34 ; t. II, pp. 321, sq.) a indiqué l'originalité de Fontenelle, en tant que précurseur du comparatisme. S. Reinach (*Orpheus. Histoire générale des Religions*, Paris, Picard, 1918, in-12°, introd. § 25, pp. 17-20) a suivi Lang et signalé aussi l'intérêt des vues du président de Brosses. Alphandéry (cf. *Rev. de l'Hist. des Relig.*, t. LXXXVII, n° 3, mai-juin 1923, p. 294) a présenté une communication sur La Créquinière précurseur du comparatisme à la séance du 17 février 1923 de la Société Ernest Renan, et revendiqué une gloire égale à celle de Fontenelle, en tant que précurseurs, pour Tournemine et pour La Créquinière. Aucun des auteurs précédents n'a cru qu'on pût dater, comme nous essayons de le faire, *De l'Origine des Fables*.

(2) Cf. en particulier nos notes (7), (12), (18), (42)..., etc.

(3) « *Œuvres diverses de M. de Fontenelle de l'Académie française. Nouvelle édition augmentée*. A Paris, chez Michel Brunet, grande Salle du Palais, au Mercure Galant, MDCCXXIV. Avec privilège du Roy » 3 vol. in-12. *De l'origine des Fables* est au t. I, pp. 567-588.

qu'il (Fontenelle) a laissés... Un discours assez étendu sur l'histoire. J'y ai trouvé quelques morceaux de celui sur l'origine des fables. Mais il paraît que ce second discours n'est qu'un détachement du premier et ne devait faire que la moindre partie d'un ouvrage plus considérable sur l'histoire... » (1) (nous donnons plus loin le tableau des concordances entre *Sur l'Histoire* et *De l'origine des Fables*). Par ailleurs, dans l'article du *Moreri* de 1759 consacré par lui à Fontenelle, le même Trublet disait, à propos de la nouvelle édition des *Œuvres* de 1724 : elle contient diverses augmentations dont les plus considérables sont *Sur l'existence de Dieu*, *Sur le bonheur*, *Sur l'Origine des Fables* ; il ajoutait : « Le troisième n'est qu'une partie d'un ouvrage plus considérable qu'il avait commencé sur l'histoire. La date précise de la composition de ces trois écrits est incertaine, mais il faut les placer entré 1691 et 1699 » (2).

Il résulte de ces deux textes de Trublet que *De l'Origine des Fables* dérive de *Sur l'Histoire* (que Trublet ne date point) et que *De l'Origine des Fables* est composé, selon lui, entre 1691 et 1699. Trublet est généralement bien informé et, lorsqu'il ne s'agit que de faits et non d'appréciations, on peut fréquemment admettre son opinion. Mais son opinion peut parfaitement s'accorder avec une autre, celle que nous nous efforçons d'établir : *De l'Origine des Fables* dérive de *Sur l'Histoire* ; il est composé, c'est-à-dire extrait, remanié, mis au point, entre 1691 et 1699, et publié seulement après 1715 (1724) ; mais les idées qu'il expose datent de l'époque de *Sur l'Histoire*, au moins pour tous les passages qui

(1) Trublet, *Mercur*e d'octobre 1757, vol. I, dans *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, par M. l'abbé Trublet, à Amsterdam, chez Marc Michel Rey et se trouvent à Paris, chez Desaint et Saillant, libraires, rue Saint-Jean de Beauvais, 1761, in-12 (éd. plus complète que celle de 1759), p. 171.

(2) Trublet, *Moreri*, éd. 1759, reproduit dans *Mémoires pour servir...*, 1761.

coïncident littéralement de part et d'autre, et qui constituent la presque totalité de l'*Origine des Fables*. Il reste à dater *Sur l'Histoire*, ou du moins les principales idées de *Sur l'Histoire*, car des détails peuvent avoir été ajoutés jusqu'à la mort de Fontenelle (1757), puisque l'ouvrage est posthume.

Or le texte de *Sur l'Histoire* paraît bien se dater de lui-même (1). Fontenelle écrit en effet que le goût est très différent de ce qu'il était « il y a vingt ou trente ans » ; à cette époque l'esprit donnait entrée partout et « la figure que Voiture a faite dans le monde en est une belle preuve » ; on aimait les vers, les romans : « un roman ne fatiguait point par ses douze tomes » ; on aimait la conversation, tandis que le jeu a maintenant pris la place de la conversation (2). L'indication du nom de Voiture et des romans en douze tomes semble permettre de dater approximativement le texte.

Voiture est mort en 1648 ; sa fortune est antérieure ; le sonnet d'Uranie est de 1638 ; si l'on songe à ses succès, on ne peut guère descendre au delà de 1645, car Fontenelle pense ici aux beaux jours de l'Hôtel de Rambouillet, et la période du déclin commence pour cette société de beaux esprits en 1645, avec le mariage de Julie d'Angennes. Allât-on jusqu'en 1648, 1648 et trente donnent 1678, et les idées de *Sur l'Histoire*, et donc de l'*Origine des Fables*, seraient antérieures à 1680.

Les romans en « douze tomes » permettent de conclure dans le même sens : Les cinq parties de l'*Astrée* paraissent à Paris en 1633 ; le roman est réimprimé à Rouen et publié

(1) *Sur l'Histoire* est publié pour la première fois après la mort de Fontenelle au t. IX (pp. 337-365) de : *Œuvres de M. de Fontenelle, des Académies Française, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin et de Rome*. Nouvelle édition, Paris, au Palais, chez B. Brunet, imprimeur, libraire de l'Académie Française, MDCCLVIII « 10 vol. in-12.

(2) *Sur l'Histoire*, éd. cil., pp. 362 et 363 (et dans l'édition très répandue Paris, Bastien, 1790, 8 vol in-8°, t. V, p. 441).

à Paris en 1647 (1) ; il se relie communément en dix tomes ; dix n'est pas douze, mais douze peut vouloir dire beaucoup, et 1647 et trente donnent 1677. *Cassandre* de La Calprenède paraît en dix volumes de 1644 à 1650 ; le point moyen, 1647, permet le même calcul que précédemment. *Cléopâtre* de La Calprenède paraît en douze volumes et vingt-trois tomes de 1647 à 1659 ; 1647 et trente donnent 1677 ; 1659 et vingt, 1679 ; et Fontenelle a dit en effet : « il y a vingt ou trente ans ». *Arlamène ou le Grand Cyrus* et *Clélie* de Mlle de Scudéry et de Georges de Scudéry paraissent, le premier en dix parties ou volumes de 1649 à 1653, la seconde en dix volumes de 1656 à 1660 (2) ; et ce dix peut être pour Fontenelle un douze, puisqu'il a écrit dans ses *Lettres galantes* : « Voyez où en sont Cyrus et Aronce au commencement du premier tome ; cependant ces héros-là, avec leurs pas de tortue, ne laissent pas d'arriver au douzième. » (3) Or les historiens de Mlle de Scudéry et de Georges de Scudéry donnent 1658 pour la date du triomphe de « cette littérature dont le *Cyrus* et la *Clélie* passaient pour l'expression la plus heureuse » (4). Fontenelle, songeant aux romans et à Voiture, dit : il y a vingt ou trente ans. 1658 et 20 font le compte des romans, 1648

(1) « *Astrée de Messire Honoré d'Urfé, marquis de Verromé, comte de Chasteauneuf, Baron de Chateau-Morand... ou par plusieurs histoires et sous personnes de bergers et d'autres sont déduits les divers effets de l'honnête amitié...*, imprimé à Rouen, et se vend à Paris chez Augustin Courbe, dans la petite salle du Palais, à la Palme, MDCXXXVII. Avec privilège du Roy, 10 tomes in-8° (les t. IX et X sont la continuation du sieur Baro).

(2) Pour La Calprenède et pour *Cyrus* et *Clélie*, cf. Lanson. *Histoire de la littérature française*, 7^e éd., Paris, Hachette, 1902, p. 383, n. 1.

(3) Fontenelle, *Lettres galantes* (lettre VIII), ap. *Euvres*, éd. Bastien, t. VIII, p. 93.

(4) Rathery et Boutron, *Mademoiselle de Scudéry, sa vie et sa correspondance avec un choix de ses poésies*, Paris, Teehener, 1873, in-8°, p. 93 : « S'il fallait assigner une date précise au triomphe de cette littérature, dont le *Cyrus* et la *Clélie* passaient pour l'expression la plus heureuse, nous indiquerions l'année 1658. Il y avait-là, pour l'auteur, à la fois succès d'estime et succès d'argent... »

et 30 font celui de Voiture ; et les deux additions donnent 1678.

Fontenelle a dit encore dans *Sur l'Histoire* : « Il s'est fait, il y a vingt ou trente ans, un grand nombre de choses excellentes, et qu'on ne peut guère surpasser. Le public s'y est accoutumé et ce qui n'est qu'égal à ces choses-là les lasse... » (1) Fontenelle est le neveu des Corneille ; les « choses excellentes » sont, très probablement, les œuvres les plus fameuses du Grand Corneille, dont Fontenelle n'admit jamais que le mérite ait été dépassé par celui des œuvres de Racine, qui vint le second. Le *Cid* est de 1636, *Horace* et *Cinna* sont de 1640, *Polyeucte* de 1643, *Nicomède* de 1651 ; P. Corneille est entré à l'Académie en 1647 ; *Polyeucte* a été lu à l'Hôtel de Rambouillet vers 1643 ; la belle période de l'Hôtel s'achève en 1645. Trente ans après la consécration du succès de Corneille (1647) nous sommes en 1677, et, à cette date, depuis dix ans Racine triomphe au théâtre (2) ; depuis 1683 il est de l'Académie. Si donc Fontenelle évoque avec mélancolie, après le succès de Racine, les temps de Voiture, de l'Hôtel de Rambouillet, de la gloire intacte du Grand Corneille, comme des choses d'il y a vingt ou trente ans, les idées de *Sur l'Histoire*, et aussi de l'*Origine des Fables*, sont, très probablement, un peu antérieures à 1680.

Un peu avant 1680, Fontenelle est donc en possession on le verra, d'idées intéressantes et dangereuses, et elles s'accordent assez bien avec celles qu'il a soutenues au cours de sa longue carrière. Nous avons essayé de montrer ailleurs (3), et la cohérence des vues de Fontenelle dans l'ensemble de son œuvre, et la formation précoce chez lui de ce système d'idées. En 1680 Fontenelle a vingt-trois ans ; il sait déjà beaucoup ; il a déjà mûrement réfléchi. Notre commentaire,

(1) *Sur l'Histoire*, 1^{re} édition, pp. 363-364 (et Bastien, t. V, p. 442).

(2) *Britannicus* 1669, *Bérénice* 1670, *Bajazet* 1672, *Mithridate* 1673, *Iphigénie* 1674, *Phèdre* (et son échec momentané), 1677.

(3) Carré, *op. cit.*, part. I, chap. I,

nous l'espérons, le fera apparaître, en indiquant quelles ont pu être les sources de l'information de Fontenelle, et quel parti il en a tiré. Ces explications seront rejetées, non dans des notes de bas de page, mais à la suite du texte, de façon à faire ressortir l'élégante brièveté de l'*Origine des Fables*, par contraste avec la vaste expérience des idées qu'elle suppose. On a aussi essayé de souligner les multiples liens qui rattachent l'*Origine des Fables* à l'ensemble de l'œuvre de Fontenelle, car il n'est peut-être pas de meilleur observatoire que cet opuscule pour prendre du tout une vue panoramique ; ce qui conduira peut-être à penser que le philosophe avait une vue cohérente des choses, que la prudence seule lui interdisait de communiquer autrement que par fragments épars, offerts à la sagacité des habiles.

Le texte de Fontenelle, que l'on va lire, a été établi ainsi qu'il suit : On a reproduit le texte de la première édition, celle des *Œuvres* de 1724 (1). En effet la dernière édition des *Œuvres*, où figure l'*Origine des Fables* et qu'ait revue Fontenelle, est celle de 1742 (2) ; or les textes de 1724 et de 1742 ne diffèrent aucunement (hors des différences dans l'orthographe qui sont, à cette époque, sans importance). Fontenelle, après la première édition, n'a donc pas retouché son texte. Il avait au contraire obtenu ce texte par prélèvement sur le texte de *Sur l'Histoire* et mise au point de celui-là. Il était donc intéressant de permettre une comparaison des deux textes de *Sur l'Histoire* et de *De l'Origine des Fables*. *Sur l'Histoire* a été publié dans le tome IX des *Œuvres*, édition de 1758 (3), après la mort de Fontenelle, et c'est le texte que nous suivons.

L'impression des deux textes eût allongé par trop ce petit

(1) Cf. plus haut p. 3, note 3.

(2) Paris, Brunet, 6 vol. in-12, *De l'Origine des Fables* est au t. III, pp. 270-296.

(3) Cf. plus haut p. 5, note 1.

volume ; nous y suppléons par un artifice. Nous bordons, à la marge, d'une baguette de *deux* traits pleins, tout ce qui dans l'*Origine des Fables* est développement purement nouveau par rapport à *Sur l'Histoire*. Nous bordons d'un seul trait plein tout ce qui coïncide littéralement de part et d'autre. Nous signalons les permutations de paragraphes par un numérotage : si nous supposons que les paragraphes de *Sur l'Histoire*, reproduits dans *De l'Origine des Fables*, sont numérotés selon la suite naturelle 1, 2, 3..., l'interversion de ces paragraphes dans *De l'origine des Fables* est signalée dès que l'on rencontre, près de la baguette à un trait à la marge, le chiffre identique à celui de *Sur l'Histoire*, s'intercalant entre d'autres chiffres que ceux qui l'encadreraient dans la suite naturelle et dans *Sur l'Histoire*. Si, dans des paragraphes qui coïncident littéralement de part et d'autre, il y a une divergence de détail, portant sur trois ou quatre mots et correspondant à la refonte du texte, adapté à un but nouveau et plus limité, elle est constatable au bas de la page, où court en petit caractère le texte correspondant de *Sur l'Histoire*. La pagination des deux premières éditions qui nous intéressent (1724. *Origine des Fables*) (1758. *Sur l'Histoire*) est ainsi représentée : |[p. 657]| par exemple ; ce qui la différencie de nos propres notes : (34) par exemple.

D'une façon générale dans notre commentaire nous renvoyons à l'édition Bastien des *Œuvres* (1), parce qu'elle est une des plus répandues, et n'est ni meilleure ni plus mauvaise que les autres ; mais, s'il s'agit d'un passage des *Oracles*, dont il existe une édition critique, ou de *Sur l'Histoire*, pour lequel l'édition de 1758 fait foi, tout en renvoyant à Bastien, pour la commodité des lecteurs, nous avons naturellement vérifié que le texte vulgaire et le texte autorisé coïncident.

(1) Paris, 1790, 8 vol. in-8°.

DE L'ORIGINE DES FABLES

[[567]] On nous a si fort accoutumés, pendant notre enfance, aux fables des Grecs (1) que, quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais, si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté (2) de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple, qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries et d'absurdités. Serait-il possible qu'on nous eût donné tout cela pour vrai ? A quel dessein nous l'aurait-on donné pour faux ? Quel aurait été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules, et pourquoi ne durerait-il plus ? Car les fables des Grecs n'étaient pas comme nos romans (3), qu'on nous donne pour ce qu'ils sont, et non pas pour des histoires ; il n'y a point d'autres histoires anciennes que les fables (4). Éclaircissons, s'il se peut, cette matière : étudions l'esprit [[568]] humain (5) dans une de ses plus étranges productions : c'est là bien souvent qu'il se donne le mieux à connaître.

Dans les premiers siècles du monde, et chez les nations qui n'avaient point entendu parler des traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conservèrent pas (6),

l'ignorance et la barbarie durent être à un excès que nous ne sommes presque plus en état de nous représenter. Figurons-nous les Cafres, les Lapons ou les Iroquois ; et même prenons garde que, ces peuples étant déjà anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connaissance et de politesse que les premiers hommes n'avaient pas (7). ||

1 A mesure que l'on est plus ignorant, et que l'on a moins d'expérience, on voit plus de prodiges (8). Les premiers hommes en virent donc beaucoup ; et, comme

1 *Sur l'Hisloire* (éd. Bastien, t. V, pp. 421-423)

[[337]] Naturellement les pères content à leurs enfants ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu ; et sans doute cela s'est pratiqué dans les premiers siècles du monde. Ces récits devaient porter le caractère de ce temps-là. Comme l'ignorance y était parfaite, la plupart des choses étaient des prodiges. Ainsi un père ne [[338]] manquait pas d'en remplir les contes qu'il faisait à ses enfants.

Quand on dit quelque chose de surprenant, l'imagination s'échauffe sur son objet, l'agrandit encore, et est même portée à y ajouter ce qui manquerait pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avait regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentiments de surprise et d'admiration que l'on cause à ses auditeurs, et on est bien aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons, jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point envie de mentir, en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra se surprendre lui-même en mensonge sur quelque circonstance, s'il y prend bien garde, et que l'on a besoin d'une attention particulière et d'une espèce d'effort pour ne dire

1
(suite)

naturellement les pères content à leurs enfants ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ces temps-là (9).

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, et se porte d'elle-même à l'agrandir, et à y ajouter ce qui y manquerait pour le rendre tout à fait merveilleux, comme si elle avait regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentiments de surprise et d'admiration que l'on cause à ses auditeurs ; et on est bien aise de les augme[[569]]nter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sais quoi à notre vanité. Ces deux raisons, jointes ensemble, font que tel homme, qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde ; et de là vient qu'on a besoin d'une espèce d'effort et

Sur
l'Histoire
1
(suite)

exactement que la vérité. Que sera-ce, après cela, de ceux qui naturellement aiment à en imposer aux autres, et à inventer ?

Les premiers hommes ont donc vu bien des prodiges, parce qu'ils étaient [[339]] fort ignorants ; mais, parce qu'ils étaient hommes, ils les ont exagérés en les racontant, soit de bonne foi, pour ainsi dire, soit de mauvaise foi. Si ces récits sont déjà gâtés à leur source, assurément ce sera bien pis, quand ils passeront de bouche en bouche. Chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, et y en mettra quelqu'un de faux, et principalement du faux merveilleux, qui est le plus agréable ; et peut-être qu'après un siècle ou deux, il n'y restera rien du vrai qui y était d'abord, et même peu du premier faux.

A ces récits fabuleux, qui ne contenaient que des faits,

1
(suite)

d'une attention particulière pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce, après cela, de ceux qui naturellement aiment à inventer et à imposer aux autres ? (10).

Les récits que les premiers hommes firent à leurs enfants, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils étaient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étaient pas, et, par dessus cela, ayant été exagérés, ou de bonne foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise foi, il est clair que les voilà déjà bien gâtés dès leur source. Mais assurément ce sera encore bien pis, quand ils passeront de bouche en bouche ; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, et y en mettra quelqu'un de faux, et principalement du faux merveilleux qui est le plus agréable ; et peut-être qu'après un siècle ou deux, non seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y était d'abord, mais même il n'y restera guère de chose du premier faux (11).

Sur
l'histoire
1
(suite)

se sont joints des systèmes de philosophie aussi fabuleux ; car il y a eu de la philosophie même dans ces siècles grossiers. Les hommes sont toujours curieux, toujours portés naturellement à rechercher la cause de ce qu'ils voient ; j'entends les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres. D'où peut venir cette rivière qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces siècles-là, qui était assurément une étrange espèce de contemplatif ? Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avait quelqu'un [340] qui avait soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissait toujours cette eau ? Le contemplatif n'allait pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées, que nous appelons

1
(suite)

Croira-t-on ce que je vais dire ? Il y a eu de la philosophie même dans ces siècles grossiers [[570]], et elle a beaucoup servi à la naissance des fables. Les hommes, qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voient (12). D'où peut venir cette rivière qui coule toujours, a dû dire un contemplatif de ces siècles-là ? Étrange sorte de philosophe, mais qui aurait peut-être été un Descartes dans ce siècle-ci (13). Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avait quelqu'un qui avait soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissait toujours cette eau ? Le contemplatif n'allait pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées, qui peuvent être appelées les systèmes de ces temps-là, étaient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avait vu souvent verser de l'eau de dedans une cruche ; on imaginait donc fort bien comment un dieu versait celle d'une rivière (14) ; et, par la facilité même qu'on avait à l'imaginer, on était tout à fait porté à

Sur
l'Histoire
1
(suite)

les systèmes de ces temps-là, étaient toujours copiées d'après les choses les plus connues. On avait vu souvent verser de l'eau de dedans une cruche : on s'imaginait donc fort bien comment un Dieu versait celle d'une rivière ; et, par la facilité même qu'on avait à l'imaginer, on était tout à fait porté à le croire. Ainsi, pour rendre raison du tonnerre, on se représentait volontiers un Dieu de figure humaine, lançant sur nous des flèches de feu ; idées qui sont manifestement prises sur des objets très familiers.

1
(suite)

le croire (15). Ainsi, pour rendre raison des tonnerres et des foudres, on se représentait volontiers un dieu de figure humaine, lançant sur nous des flèches de feu ; idées manifestement prises sur des objets très familiers (16). ||

3

Cette philosophie des premiers siècles roulait sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui, notre philosophie n'en a point d'au[[571]]tre ; c'est-à-dire que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux, et que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit. Nous avons découvert par l'usage, et non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers ; nous ne faisons agir la nature que par des leviers, des poids et des ressorts. Ces pauvres sauvages, qui ont les premiers habité le monde, ou ne connaissaient point ces choses-là, ou n'y avaient fait aucune attention. Ils n'expliquaient donc les effets de la nature que par des choses plus grossières et plus palpables,

Sur l'Histoire (B. t. V. pp. 423-424)

3

[[341]] Cependant je ne puis m'empêcher de remarquer, en passant, que la philosophie de ce temps-là et celle de celui-ci roulent sur le même principe ; c'est-à-dire, dans l'une et dans l'autre, on ne fait qu'expliquer les choses inconnues de la nature par celles que l'expérience nous met devant les yeux, et transporter à la physique les idées qu'elle nous fournit. Nous avons reconnu par l'usage, et non pas deviné, ce que peuvent les poids, les ressorts, les leviers ; nous ne faisons agir la nature que par des leviers, des poids,

3
(suite)

qu'ils connaissaient. Qu'avons-nous fait les uns et les autres ? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous était connu ; mais, heureusement, il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement (17). ||

De cette philosophie grossière, qui régna nécessairement dans les premiers siècles, sont nés les dieux et les déesses. Il est assez curieux de voir comment l'imagination humaine a enfanté les fausses divinités. Les hommes voyaient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire : lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer ; tout cela était beaucoup au-dessus de leur pouvoir. Ils imaginèrent des êtres plus puissants qu'eux, [[572]] et capables de produire ces grands effets. Il fallait bien que ces êtres-là fussent faits comme des hommes. Quelle autre figure eussent-ils pu avoir (18) ? Du moment qu'ils sont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui

Sur
l'Histoire
3
(suite)

des ressorts. Ces pauvres sauvages, qui ont les premiers habité le monde, ou ne connaissaient point ces choses-là, ou n'y avaient pas fait d'attention. Ils n'expliquaient donc les effets de la nature que par les choses plus grossières et plus palpables qu'ils connaissaient. Qu'avons-nous fait les uns et les autres ? Nous nous sommes toujours représenté l'inconnu sous la figure de ce qui nous était connu ; mais, heureusement, il y a tous les sujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point ressembler à ce qui nous est connu présentement

est humain ; les voilà hommes en toutes manières, à cela près qu'ils sont toujours un peu plus puissants que des hommes.

De là vient une chose, à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion ; c'est que, dans toutes les divinités que les païens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, et n'ont eu presque aucun égard, ni à la sagesse, ni à la justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la nature divine. Rien ne prouve mieux que ces divinités sont fort anciennes, et ne marque mieux le chemin que l'imagination a tenu en les formant. Les premiers hommes ne connaissaient point de plus belle qualité que la force du corps ; la sagesse et la justice n'avaient pas seulement de nom dans les langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chez les barbares de l'Amérique (19) ; d'ailleurs la première idée que les hommes prirent de quelque être supérieur, ils la prirent sur des effets extraordinaires, et nullement sur l'ordre réglé de l'univers, qu'ils n'étaient point capables de reconnaître ni d'admirer. Ainsi, ils imaginèrent les dieux dans un temps 573 où ils n'avaient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, et ils les imaginèrent sur ce qui portait des marques de pouvoir, et non sur ce qui en portait de sagesse. Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorants ; tout cela n'est point directement contraire à l'idée de force et de pouvoir, qui est la seule qu'ils eussent prise

Il fallait bien que ces dieux se sentissent, et du temps où ils avaient été faits, et des occasions qui les avaient fait faire (20). Et même, quelle misérable espèce de pouvoir leur donnait-on ? Mars, le dieu de la guerre, est blessé dans un combat par un mortel ; cela déroge beaucoup à sa dignité ; mais, en se retirant, il fait un cri tel que dix mille hommes ensemble l'auraient pu faire : c'est par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force sur Diomède ; et en voilà assez, selon le judicieux Homère, pour sauver l'honneur du dieu (21). De la manière dont l'imagination est faite, elle se contente de peu de chose, et elle reconnaîtra toujours pour une divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Cicéron a dit quelque part qu'il aurait mieux aimé qu'Homère eût transporté les qualités des dieux aux hommes, que de transporter, comme il a fait, les qualités des hommes aux dieux (22). Mais Cicéron en demandait trop ; ce qu'il appelait en son temps les qualités des dieux, n'était nullement connu du temps d'Homère. Les païens ont toujours copié leurs divinités d'après eux-mêmes : ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus parfaits ; les dieux le sont devenus aussi davantage. Les premiers hommes sont fort brutaux, et ils donnent tout à la force : les dieux seront presque aussi brutaux, et seulement un peu plus puissants ; voilà les dieux du temps d'Homère. Les hommes commencent à avoir des idées de la sagesse et de la justice ; les dieux y gagnent ; ils commencent à être sages et justes, et le sont toujours de plus en plus à pro-

portion que ces idées se perfectionnent parmi les hommes ; voilà les dieux du temps de Cicéron, et ils valaient bien mieux que ceux du temps d'Homère. parce que de bien meilleurs philosophes y avaient mis la main (23). ||

6 Jusqu'ici les premiers hommes ont donné naissance aux fables, sans qu'il y ait, pour ainsi dire, de leur faute. On est ignorant, et on voit par conséquent bien des prodiges ; on exagère naturellement les choses surprenantes en les racontant ; elles se chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches ; il s'établit des espèces de systèmes de philosophie fort grossiers et fort absurdes, mais il ne peut s'en établir d'autres. ||

Nous allons voir maintenant que, sur ces fondements, les hommes ont, en quelque manière, pris plaisir à se tromper eux-mêmes (24). ||

4 [[575]] Ce que nous appelons la philosophie des premiers siècles, se trouva tout à fait propre à s'allier avec

6 *Sur l'Histoire* (B., t. V, p. 425)

[[342]] Jusqu'ici tout s'est passé de bonne foi. On est ignorant et on est étonné de bien des choses ; on les exagère naturellement en les racontant ; elles se [[343]] chargent encore de diverses faussetés en passant par plusieurs bouches ; il s'établit de mauvais systèmes, mais il ne peut encore s'en établir d'autres.

4 *Sur l'Histoire* (B., t. V, p. 424)

[[341]] Ces systèmes d'ima[[342]]gination des premiers siècles étant une fois établis, ils se sont alliés avec l'histoire

4
(suite)

l'histoire des faits. Un jeune homme est tombé dans une rivière, et on ne saurait retrouver son corps. Qu'est-il devenu ? La philosophie du temps enseigne qu'il y a dans cette rivière des jeunes filles qui la gouvernent ; les jeunes filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel ; on n'a pas besoin de preuves pour le croire (25). || Un homme, dont on ne connaît point la naissance, a quelque talent extraordinaire ; il y a des dieux faits à peu près comme des hommes ; on n'examine pas davantage qui sont ses parents ; il est fils de quelqu'un de ces dieux-là. || Que l'on considère avec attention la plus grande partie des fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la philosophie du temps, qui expliquait fort commodément ce que les faits avaient de merveilleux, et qui se liait avec

5

des faits. Un jeune homme est tombé dans une rivière, et on ne saurait retrouver son corps. Qu'est-il devenu ? La philosophie du temps enseigne qu'il y a des jeunes filles dans cette rivière, qui la gouvernent. Les jeunes filles ont enlevé le jeune homme, cela est fort naturel. Et où ? Dans leur palais, qui est sous la rivière, et par conséquent inaccessible.

Sur
l'Histoire
4
(suite)

5

Sur l'Histoire (B., t. V, pp. 424-425)

[[342]] Que l'on examine la plus grande partie des fables, et l'on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la philosophie chimérique des premiers hommes. Elle était la plus propre du monde à expliquer tout ce qu'il y avait de plus extraordinaire à expliquer dans une histoire, et ce qu'elle y mettait s'y liait fort naturellement. Ce n'étaient que dieux

5
(suite)

eux très naturellement. Ce n'étaient que dieux et déesses, qui nous ressemblaient tout à fait, et qui étaient fort bien assortis sur la scène avec les hommes (26).

7

Comme les histoires de faits véritables, mêlées de ces fausses imaginations, eurent beaucoup de cours, on commença à en forger sans aucun fondement ; ou, tout au moins, on ne raconta plus les faits un peu remarquables sans les revêtir des ornements que l'on [576] avait reconnu qui étaient propres à plaire. Ces ornements étaient faux ; peut-être même que quelquefois on les donnait pour tels ; et cependant les histoires ne passaient pas pour être fabuleuses. Cela s'entendra par une comparaison de notre histoire moderne avec l'ancienne.

Dans le temps où l'on a eu le plus d'esprit, comme dans le siècle d'Auguste et dans celui-ci, on a aimé à

Sur
l'Histoire
5
(suite)

et déesses faits comme nous, à fort peu de chose près ; et ces personnages étaient fort bien assortis sur la scène avec les hommes.

7

Sur l'Histoire (B., t. V, pp. 425-426)

[343] Mais, comme ces histoires fabuleuses eurent cours, on commença à en forger sans aucun fondement, ou l'on ne raconta plus les faits un peu remarquables sans les revêtir des ornements que l'on savait qui étaient propres à plaire, et qui n'avaient rien alors d'absolument incroyable. Cela s'entendra mieux par une comparaison de notre histoire moderne à l'histoire ancienne.

Dans les temps où on a eu le plus d'esprit, comme dans le siècle d'Auguste et dans celui-ci, on a aimé à raisonner sur les actions des hommes et en pénétrer les motifs, et à connaître

7
(suite)

raisonner sur les actions des hommes, à en pénétrer les motifs, et à connaître les caractères. Les historiens de ces siècles-là se sont accommodés à ce goût, ils se sont bien gardés d'écrire les faits nûment et sèchement ; ils les ont accompagnés de motifs, et y ont mêlé les portraits de leurs personnages. Croyons-nous que ces portraits et ces motifs soient exactement vrais ? Y avons-nous la même foi qu'aux faits ? Non ; nous savons fort bien que les historiens les ont devinés, comme ils ont pu, et qu'il est presque impossible qu'ils aient deviné tout à fait juste. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les historiens aient recherché cet embellissement qui ne sort point de la vraisemblance ; et c'est à cause de cette vraisemblance que ce mélange de faux, que nous reconnaissons qui peut être dans nos histoires, ne nous les fait pas regarder comme des fables (27).

De même, après que, par les voies que nous [[577]]

Sur
l'histoire
7
(suite)

les caractères. Les historiens se sont conformés à ce goût-là ; ils se sont bien gardés d'écrire les faits nûment et sèchement ; ils les ont accompagnés de motifs et y ont mêlé les portraits de [[344]] leurs personnages. Croyons-nous que ces portraits et ces motifs soient exactement vrais ? Y avons-nous la même foi qu'aux faits ? Non ; nous savons fort bien que les historiens les ont devinés comme ils ont pu, et qu'il est presque impossible qu'ils aient deviné juste. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les historiens aient donné cet embellissement à leurs histoires ; et, malgré ce mélange de faux que nous y connaissons, nous ne les traitons pas de fables.

De même, après que le goût du faux, et principalement du merveilleux, eut été établi chez les premiers peuples, par

7
suite) | avons dites, les anciens peuples eurent pris le goût de ces histoires, où il entraient des dieux, des déesses, et en général du merveilleux, on ne débita plus d'histoires qui n'en fussent ornées. On savait que cela pouvait n'être pas vrai ; mais, en ce temps-là, il était vraisemblable, et ç'en était assez pour conserver à ces fables la qualité d'histoires. ||

9 | Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs histoires de prodiges et de miracles, le plus souvent ridicules et grotesques (28). Sans doute cela n'est pris chez eux que pour des ornements, auxquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'est entre eux une espèce de convention d'écrire ainsi. Mais, quand ces sortes d'histoires passent chez d'autres peuples, qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou elles sont crues au pied de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont

Sur
l'Histoire
7
suite) | les voies que nous avons dites, on ne débita plus d'histoires sans les orner de ce faux et de ce merveilleux, qui était alors reconnu pour un ornement qu'on avait affecté.

9 | *Sur l'Histoire* (B., t. V, p. 427)

[[345]] Encore aujourd'hui les Arabes remplissent leurs histoires de prodiges et de miracles, le plus souvent ridicules. Je ne crois pas que, chez leurs savants, cela soit pris pour autre chose que pour des ornements, auxquels ils n'ont garde d'être trompés, parce que c'est entre eux une espèce de convention d'écrire ainsi ; mais, quand ces sortes d'histoires passent chez d'autres peuples, qui ont le goût de vouloir qu'on écrive

9
(suite)

publiées, et par ceux qui les ont reçues sans contradiction. Certainement le malentendu est considérable (29). ||

8

Quand j'ai dit que le faux de ces histoires était reconnu pour ce qu'il était, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés ; car, pour le peuple, il est destiné à être la dupe de tout (30). ||

Non seulement dans les premiers siècles on expliqua par une philosophie chimérique ce qu'il y avait de surprenant dans l'histoire des faits ; mais, ce qui appartenait à la [[578]] philosophie, on l'expliqua par des histoires de faits imaginés à plaisir (31). On voyait vers le Septentrion deux constellations, nommées les deux ourses, qui paraissaient toujours, et ne se couchaient point comme les autres ; on n'avait garde de songer que c'est qu'elles étaient vers un pôle élevé à l'égard des spectateurs ; on n'en savait pas tant : on imagina que, de ces deux ourses, l'une avait été autrefois une maîtresse et l'autre un fils de Jupiter ; que ces deux personnes ayant été changées en constellations, la jalouse

Sur
l'Histoire
9
(suite)

les faits dans leur exacte vérité, ou ces merveilles sont crues au pied de la lettre, ou du moins on se persuade qu'elles ont été crues par ceux qui les ont écrites. Certainement le malentendu est considérable.

8

Sur l'Histoire (B., t. V, p. 427).

[[345]] Quand je dis qu'on le savait, je parle de gens un peu éclairés ; car, pour le peuple, il est destiné à être la dupe de tout.

Junon avait prié l'Océan de ne point souffrir qu'elles descendissent chez lui comme les autres, et s'y allassent reposer (32). Toutes les métamorphoses sont la physique de ces premiers temps. Les mûres sont rouges, parce qu'elles sont teintes du sang d'un amant et d'une amante (33) ; la perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale, qui fut changé en perdrix, se souvenait du malheur de son fils, qui avait volé trop haut (34) ; et ainsi du reste. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le sureau avait eu autrefois des raisins d'aussi bon goût que la vigne ; mais que, le traître Judas s'étant pendu à cet arbre, ses fruits étaient devenus aussi mauvais qu'ils le sont présentement. Cette fable ne peut être née que depuis le christianisme ; et elle est précisément de la même espèce que ces anciennes métamorphoses qu'Ovide a ramassées, c'est-à-dire que les hom [[579]] mes ont toujours de l'inclination pour ces sortes d'histoires. Elles ont le double agrément, et de frapper l'esprit par quelque trait merveilleux, et de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel et fort connu (35).

Outre tous ces principes particuliers de la naissance des fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrêmement favorisées (36). || Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles

19

Sur l'Histoire (B., t. V, pp. 437-438)

19

[[357]] En expliquant la génération des fables, nous avons vu que ce monstrueux amas de chimères n'est pas sorti, tel

19
(suite)

qui sont regues, ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque événement extraordinaire aura fait croire qu'un dieu avait été amoureux d'une femme ; aussitôt toutes les histoires ne seront pleines que de dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre ? Si les dieux ont des enfants, ils les aiment, ils emploient toute leur puissance pour eux dans les occasions ; et voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes (37).

Le second principe, qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveugle de l'antiquité (38). Nos pères l'ont cru ; prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Ces deux principes, joints ensemble, font des merveilles. L'un,

Sur
l'Histoire
19
(suite)

qu'il est, de la tête des hommes ; il s'est formé par degrés ; l'ignorance grossière en a été la base ; mais plusieurs autres choses ont entré dans sa composition, et principalement deux, qui font merveilleusement fructifier les sottises.

La première est la ressemblance ou la liaison d'une sottise à une autre. Quelque chose d'extraordinaire aura fait croire à des peuples ignorants qu'un **[[358]]** dieu avait été amoureux d'une femme ; aussitôt les histoires ne seront pleines que de dieux amoureux. Vous croyez bien l'un ; pourquoi ne croirez-vous pas l'autre ? Si les dieux ont des enfants, ils les aiment, s'intéressent pour eux ; si les enfants des différents dieux sont en querelle, les dieux y sont aussi ; tout cela se tient.

La seconde chose qui favorise beaucoup les erreurs est le respect de l'antiquité. Nos pères l'ont cru ; prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Ces deux choses, jointes ensemble, font des merveilles. L'une, sur le moindre fondement

19
(suite)

sur le moindre fondement que la faiblesse de la nature humaine ait donné, étend une sottise à l'infini ; l'autre, pour peu qu'elle soit établie, la conserve à jamais. L'un, par[[580]] ce que nous sommes déjà dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus ; et l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque temps (39).

Voilà, selon toutes les apparences, ce qui a poussé les fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées, et ce qui les y a maintenues ; car ce que la nature y a mis directement du sien n'était, ni tout à fait si ridicule, ni en si grande quantité ; et les hommes ne sont point si fous, qu'ils eussent pu tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, et être un fort long temps à s'en désabuser, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choses que nous venons de dire (40).

Examinons les erreurs de ces siècles-ci. nous trou-

Sur
l'Histoire
19
(suite)

que la faiblesse de la nature humaine ait donné, étend une sottise à l'infini, et l'autre la conserve à jamais ; l'une, parce que nous sommes déjà sots, nous engage à l'être davantage ; et l'autre nous défend de cesser de l'être, parce que nous l'avons été longtemps.

Voilà certainement ce qui a poussé les fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées, et ce qui les y a maintenues ; car ce que la nature y a mis directement du sien n'était ni tout à fait si ridicule, ni en si grande quantité ; et les hommes ne sont point si [[359]] fous qu'ils eussent pu d'abord enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, et être un fort long temps à s'en désabuser, à moins qu'il ne s'y mêlât ce que nous avons dit.

19 (suite) verons que les mêmes choses les ont établies, étendues et conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivés à aucune absurdité aussi considérable que les anciennes fables des Grecs ; mais c'est que nous ne sommes pas partis d'abord d'un point si absurde. Nous savons aussi bien qu'eux étendre et conserver nos erreurs ; mais heureusement elles ne sont pas si grandes, || parce que nous sommes éclairés des lumières de la vraie religion, et, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie philosophie (41). ||

11 On attribue ordinairement l'origine des fables à

Sur
l'Histoire
19
(suite)

Examinons les erreurs de ces siècles-ci ; nous trouverons que les mêmes choses les ont établies, étendues et conservées. Il est vrai que nous ne sommes arrivés à aucune absurdité si considérable que les anciennes fables des Grecs ; mais c'est que nous ne sommes pas partis d'abord d'un point si absurde. Nous savons aussi bien qu'eux étendre et conserver nos erreurs, mais heureusement elles ne sont pas si grandes.

18 *Sur l'Histoire* (B., t. V, pp. 436-437)

|| **357** || Nous sommes éclairés des lumières de la vraie religion, et, à ce que je crois, de quelques rayons de la vraie philosophie ; et par conséquent nos erreurs sont incomparablement moindres que celles des anciens peuples ; cependant elles se sont établies, et elles se conservent tout comme les leurs.

11 *Sur l'Histoire* (B., t. V, pp. 427-428)

|| **346** || On attribue ordinairement l'origine des fables à l'imagination vive des Orientaux ; pour moi, je l'attribue à

11
(suite)

l'imagination vive des Orientaux ; pour moi, je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes. Mettez un peuple nouveau sous le pôle ; ses premières histoires seront des fables ; et, en effet, les anciennes histoires du Septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines ? Ce ne sont que géants et magiciens. Je ne dis pas qu'un soleil vif et ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière coction, qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talents indépendants du soleil. Aussi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai supposé dans les hommes que ce qui leur est commun à tous, et ce qui doit avoir son effet sous les zones glaciales comme sous la torride (42).

Je montrerais peut-être bien, s'il le fallait, une conformité étonnante entre les fables des Américains

Sur
l'Histoire
11
(suite)

l'ignorance des hommes. Mettez un peuple nouveau sous le pôle ; ses premières histoires seront des fables ; et, en effet, les anciennes histoires du Septentrion n'en sont-elles pas toutes pleines ? Je ne dis pas qu'un soleil vif et ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière coction qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de fables ; mais tous les hommes ont pour cela des talents indépendants du soleil. Aussi, dans tout ce que je viens de dire, je n'ai supposé dans les hommes que ce qui leur est commun à tous, et ce qui doit avoir son effet sous les zones glaciales comme sous la torride.

Et même, s'il fallait pousser la chose plus loin, je prouverais bien que la même ignorance a produit à peu près [347] les mêmes idées, et je montrerais une conformité étonnante entre les fables des Américains et celles des Grecs.

et celles des Grecs. || Les Américains envoyaient les âmes de ceux qui avaient mal vécu dans de certains lacs bourbeux et désagréables, comme les Grecs les envoyaient sur les bords de leurs rivières de Styx et d'Achéron (43). Les Américains croyaient que la pluie venait de ce qu'une jeune fille, qui était dans les nues, jouant avec son petit frère, il lui cassait sa cruche pleine d'eau ; cela ne ressemble-t-il pas fort à ces nymphes de fontaines, qui renversent l'eau de dedans des urnes (44) ? Selon les traditions du Pérou, l'Ynea Manco Guyna Capac, fils du Soleil, trouva moyen par son éloquence de **[582]** retirer du fond des forêts les habitants du pays, qui y vivaient à la manière des bêtes, et il les fit vivre sous des lois raisonnables (45). Orphée en fit autant pour les Grecs, et il était aussi fils du Soleil : ce qui montre que les Grecs furent, pendant un temps, des sauvages aussi bien que les Américains, et qu'ils furent tirés de la barbarie par les mêmes moyens ; et que les imaginations de ces deux peuples si éloignés se sont accordées à croire fils du Soleil ceux qui avaient des talents extraordinaires (46). || Puisque les Grecs, avec tout leur esprit, lorsqu'ils étaient encore un peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que

Sur l'Histoire (B., t. V, p. 428)

[347] Il se trouverait que les Grecs, avec tout leur esprit, lorsqu'ils étaient un peuple encore nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les barbares d'Amérique,

12

(suite)

les barbares de l'Amérique, qui étaient, selon toutes les apparences, un peuple assez nouveau, lorsqu'ils furent découverts par les Espagnols, il y a sujet de croire que les Américains seraient venus, à la fin, à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avait laissé le loisir (47). ||

On trouve aussi chez les anciens Chinois la méthode qu'avaient les anciens Grecs d'inventer des histoires pour rendre raison des choses naturelles. D'où vient le flux, et le reflux, de la mer ? Vous jugez bien qu'ils n'iront pas penser à la pression de la Lune sur notre tourbillon. C'est qu'une princesse eut cent enfants ; cinquante habitèrent les rivages de la mer, et les cinquante autres les montagnes. De là vinrent deux grands peuples, qui ont souvent **[[583]]** guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des montagnes, et les poussent devant eux, c'est le flux ; quand ils en sont repoussés, et qu'ils fuient des montagnes vers les rivages, c'est le reflux (48). Cette manière de philosopher ressemble assez à celle des Métamorphoses d'Ovide ; tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chez tous les peuples. ||

Sur
l'Histoire

12

(suite)

ce qui nous disposerait à croire que les Américains seraient venus à penser aussi raisonnablement et aussi finement que les Grecs, si on leur en avait laissé le loisir ; mais ces réflexions ne seraient pas assez de mon dessein.

16

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'histoire ne commence par des fables, hormis le peuple élu, chez qui un soin particulier de la providence a conservé la vérité (49). Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille ; cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit capable de le faire, et, jusque-là, les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions et des rêveries. On aurait grand tort, après cela, d'être surpris que la philosophie et la manière de raisonner aient été pendant un grand nombre de siècles très grossières et très imparfaites, et qu'encore aujourd'hui les progrès en soient si lents (50). ||

Sur l'Histoire (B., t. V, p. 430)

16

[[348]] Aussi n'y en a-t-il aucun (aucun peuple) dont l'histoire ne commence par des fables, hormis le peuple élu, chez qui un soin [[349]] particulier de la providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! Conserver la mémoire des faits, tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille ; cependant il se passera plusieurs siècles avant que l'on soit en état de le faire ; et, jusque-là, les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions et des extravagances. On aurait grand tort, après cela, d'être surpris que la philosophie et la manière de raisonner aient été pendant un grand nombre de siècles très grossières et très imparfaites.

14

Chez la plupart des peuples, les fables se tournèrent en religion (51) ; mais de plus, chez les Grecs, elles se tournèrent, pour ainsi dire, [584] en agrément. Comme elles ne fournissent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la poésie et la peinture s'en accommodèrent parfaitement bien, et l'on sait quelle passion les Grecs avaient pour ces beaux arts (52). Des divinités de toutes les espèces, répandues partout, qui rendent tout vivant et animé, qui s'intéressent à tout, et, ce qui est plus important, des divinités qui agissent souvent d'une manière surprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, soit dans les poèmes, soit dans des tableaux, où il ne s'agit que de séduire l'imagination en lui présentant des objets qu'elle saisisse facilement, et qui en même temps la frappent (53). Le moyen que les fables ne lui convinsent pas, puisque c'est d'elle qu'elles sont nées ? Quand la poésie ou la peinture les ont mises en œuvre pour en donner le spectacle à notre imagination, elles ne font que lui rendre ses propres ouvrages.

Les erreurs, une fois établies parmi les hommes.

14

Sur l'Histoire (B., t. V, p. 429)

[[348]] Mais quoi ! peut-on renoncer à quelque chose d'ancien ? De plus, les fausses religions du paganisme en (des fables) avaient consacré une bonne partie, et elles étaient devenues nécessaires à la poésie et à la peinture. Les sottises, une fois établies entre les hommes, ont coutume de jeter des racines bien profondes, et de s'accrocher à bien des choses différentes qui les soutiennent,

14
(suite)

ont coutume de jeter des racines bien profondes, et de s'accrocher à différentes choses qui les soutiennent. || La religion et le bon sens nous ont désabusés des fables des Grecs ; || mais elles se maintiennent encore parmi nous par le moyen de la poésie et de la peinture, auxquelles il semble qu'elles aient trouvé le secret de se rendre nécessaires (54). || Quoique nous soyons incomparablement plus **[[585]]** éclairés que ceux dont l'esprit grossier inventa de bonne foi les fables, nous reprenons très aisément ce même tour d'esprit qui rendit les fables si agréables pour eux ; ils s'en repaissaient, parce qu'ils y ajoutaient foi ; et nous nous en repaissons avec autant de plaisir sans les croire ; et rien ne prouve mieux que l'imagination et la raison n'ont guère de commerce ensemble, et que les choses, dont la raison est pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs agréments à l'égard de l'imagination (55). ||

15

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette histoire de l'origine des fables, que ce qui est pris du fonds de la nature humaine, et en effet c'est ce qui y a dominé ; || mais il s'y est joint des choses étrangères (56),

Sur l'Histoire (B., t. V, p. 423)

2

[[340]] et dont l'imagination s'accommode si bien qu'encore à l'heure qu'il est la poésie et la peinture ne s'en peuvent passer.

15

Sur l'Histoire (B., t. V, pp. 429-430)

[[348]] Tout ceci est pris dans le fonds de la nature humaine, et s'applique par conséquent à tous les peuples du monde.

auxquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Phéniciens et les Égyptiens étant des peuples plus anciens que les Grecs, leurs fables passèrent chez les Grecs, et grossirent dans ce passage, et même leurs histoires les plus vraies y devinrent des fables (57). La langue Phénicienne, et peut-être aussi l'Égyptienne, était toute pleine de mots équivoques ; d'ailleurs les Grecs n'entendaient guère ni l'une ni l'autre, et voilà une source merveilleuse de méprises. Deux Égyptiennes, dont le nom propre veut dire colombes, sont venues s'habituer dans la forêt de Dodone pour y dire la bonne aventure ; les Grecs entendent que ce sont deux vraies co[586]lombes, perchées sur des arbres, qui prophétisent ; et puis, bientôt après, ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes (58). Un gouvernail de navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi « parlant » ; les Grecs, dans l'histoire du navire Argo, conçoivent qu'il y avait un gouvernail qui parlait (59). Les savants de ces derniers temps ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'origine de plusieurs fables consiste dans ce qu'on appelle vulgairement des « quiproquos », et que les Grecs étaient fort sujets à en faire sur le Phénicien ou l'Égyptien. Pour moi, je trouve que les Grecs, qui avaient tant d'esprit et de curiosité, manquaient bien de l'un ou de l'autre de ne pas s'aviser d'apprendre parfaitement ces langues-là, ou de les négliger. Ne savaient-ils pas bien que presque toutes leurs villes étaient des colonies Égyptiennes ou des Phéniciennes, et que la plupart de leurs anciennes histoires venaient

de ce pays-là ? Les origines de leur langue et les antiquités de leur pays ne dépendaient-elles pas de ces deux langues ? Mais c'étaient des langues barbares, dures et désagréables. Plaisante délicatesse ! (60). ||

10

Lorsque l'art d'écrire fut inventé, il servit beaucoup à répandre des fables, et à enrichir un peuple de toutes les sottises d'un autre ; mais on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée, que l'amas des fables ne grossit plus tant, et qu'il demeura à peu près |[587]| dans l'état où l'invention de l'écriture le trouva. ||

13

L'ignorance diminua peu à peu, et par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux systèmes de philosophie, les histoires furent moins fabuleuses ; car tout cela s'enchaîne. Jusque-là on n'avait gardé le

10

Sur l'Histoire (B., t. V, p. 427)

|[345]| Telles étaient toutes les histoires qui se débitaient chez les anciens peuples, lorsque l'art d'écrire fut inventé. Alors on écrivit ce qui se trouva dans la mémoire des hommes, et l'on y gagna que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée. Mais que put-on ra|[346]|masser ? Des contes absurdes, quoique souvent agréables, bâtis d'abord sur quelque fondement de vrai, mais où ce vrai ne pouvait presque plus paraître au travers de tout ce qui l'enveloppait.

13

Sur l'Histoire (B., t. V, pp. 428-429)

|[347]| L'ignorance diminua peu à peu, et par conséquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux systèmes, les histoires furent moins fabuleuses, car tout cela s'enchaîne.

13
(suite)

souvenir des choses passées que par une pure curiosité ; mais on s'aperçut qu'il pouvait être utile de le garder, soit pour conserver les choses dont les nations se faisaient honneur, soit pour décider des différends qui pouvaient naître entre les peuples, soit pour fournir des exemples de vertu ; et je crois que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé, quoique ce soit celui dont on fait le plus de bruit (61). Tout cela demandait que l'histoire fût vraie ; j'entends vraie par opposition aux histoires anciennes, qui n'étaient pleines que d'absurdités. On commença donc à écrire, dans quelques nations, l'histoire d'une manière plus raisonnable, et qui avait ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paraît plus de nouvelles fables ; on se contente seulement de conserver les anciennes. ||

20 — que ne peuvent point les esprits follement amoureux

Sur
l'Histoire
13
(suite)

Jusque-là on n'avait gardé le souvenir des choses passées que par une vaine curiosité ; mais on s'aperçut que l'histoire pouvait être utile, soit pour conserver des choses dont les nations se faisaient honneur, soit pour décider des différends qui pouvaient naître entre les peuples, soit pour fournir des exemples de vertu ; et je crois que cet usage a été le dernier auquel on ait pensé ; quoi[[348]] que ce soit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandait que l'histoire fût vraie, j'entends vraie par opposition aux anciennes fables qui n'étaient pleines que d'absurdités. On commença donc à écrire l'histoire d'une manière raisonnable, et qui avait ordinairement de la vraisemblance.

Alors il ne paraît plus de nouvelles fables ; on se contente seulement de conserver les anciennes.

20 | de l'antiquité ? On va s'imaginer que sous ces fables
 (suite) | sont cachés les secrets de la physique et de la morale (62).

Eût-il été possible que les anciens eussent produit de telles rêveries, sans y entendre [[588]] quelque finesse ? Le nom des anciens impose toujours ; mais assurément ceux qui ont fait les fables n'étaient pas gens à savoir de la morale ou de la physique, ni à trouver l'art de les déguiser sous des images empruntées. ||

17 | Ne cherchons donc autre chose dans les fables que
 | l'histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins

20 | *Sur l'Histoire* (B., t. V, pp. 438-439)

[[359]] Lorsque les chrétiens, et même avant eux quelques philosophes, vinrent à découvrir publiquement le ridicule des fables païennes, que n'imagina-t-on pas pour tâcher de les défendre ? On alla jusqu'à les réduire en allégories, parce qu'assurément le sens littéral était insoutenable ; et l'on attribua aux premiers hommes, c'est-à-dire à des hommes très grossiers et très ignorants, d'avoir su tous les secrets de physique ou de morale, et d'avoir eu l'art de les envelopper sous des images empruntées. Il [[360]] fallait qu'on fût réduit à une étrange extrémité pour entreprendre de justifier les fables par cette voie-là ; mais, à l'heure qu'il est, lorsqu'une erreur est en possession de nos esprits, que ne faisons-nous pas pour empêcher qu'on ne l'en arrache ? A quoi n'avons-nous pas recours pour la soutenir ?

17 | *Sur l'Histoire* (B., t. V, p. 436)

[[356]] L'esprit humain est moins capable d'erreur, dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est

17
(suite)

capable, dès qu'il sait à quel point il l'est. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs ; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler (63).

Sur
l'Histoire
17
(suite)

capable, et jamais il ne peut trop étudier l'histoire de ses égarements.

Ce n'est pas une science de s'être [357] rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs ; mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

DE L'ORIGINE DES FABLES

COMMENTAIRE

(1) ...fables des Grecs.

Fontenelle a fait ses études au collège des Jésuites de Rouen (Trublet, *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle*, Amsterdam, Rey. Paris, Desaint et Sailant, 1761, in-12, pp. 79-81.)

On y étudiait la mythologie, vers 1670, avec assiduité dans les textes anciens, et Fontenelle, excellent élève, et versificateur habile en latin et en français, était entraîné à conter agréablement une fable. On étudiait aussi les fables de l'antiquité dans des livres comme celui de Le Comte (Noël Le Comte, *Natalis Comes*, Conti, mt. vers 1582. *Mythologiae*, Venise, 1551), car une ode française de Fontenelle, « laquelle a remporté le miroir d'argent » devant l'Académie des Palinods de Rouen, en 1671, développe ce texte : « Alceste, qui fut la seule entre les filles du roi Pélie qui ne trempa point dans le meurtre de son père, lorsque Médée leur promit de le rajeunir. Le Comte, dans sa *Mythologie*, liv. VI, chap. VII » (renseignements sur les Palinods et ode de Fontenelle ds. Maigron, *Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence*, Paris, Plon, 1906, in-8°, p. 5, note 2 et p. 8). Fontenelle a pu avoir entre les mains (il est de Rouen) ou l'original ou : « *Mythologie c'est-à-dire explication des fables, contenant les généalogies des dieux, les cérémonies de leurs sacrifices, leurs gestes, aventures, amours, et presque tous les préceptes de la philosophie naturelle et morale* ; extrait du latin de Noël Le Comte..., par I. D. M. (I. de Montlyard), à Rouen chez Jean Osmont, Manassez de Préaulx et Jacques Besongne. » 1611, in-8°. On lit en effet (liv. VI, chap. VII, p. 467) : « Cette expérience vue,

les filles ne doutent plus de la vérité du fait, et, devenues sourdes aux prières et supplications de leur père, sans avoir compassion de son vieil âge, le mettent en quartiers. Alceste seule fut exempte de cette horrible méchanceté. » Le titre seul de l'ouvrage indique une théorie physique et morale des mythes, contre laquelle Fontenelle proteste vigoureusement, comme on verra (cf. notre note (62)). Cf. *Sur la poésie en général* (*Œuvres...*, éd. Bastien, Paris, 1790-1792, 8 vol. in-8°, t. III, p. 179) : « notre éducation nous a tellement familiarisés avec les dieux d'Homère, de Virgile, d'Ovide, qu'à cet égard, nous sommes presque nés païens ».

L'auteur ancien qui devait, à Rouen comme ailleurs, fournir les occasions des plus abondants commentaires mythologiques aux régents Jésuites, était sans doute Ovide. Quand le P. de Jouvancy résumera son expérience de professeur dans son *Appendix de Diis et Heroibus poeticis*, ce manuel infiniment portatif (très petit in-12), qui ne comporte pas d'appareil d'érudition, ne contiendra à l'intérieur de son texte d'autres références que des renvois aux *Métamorphoses* (*Appendix...*, Paris, Barbon, 1790, 1^{re} édit., 1705 (?)).

L'oncle de Fontenelle, Thomas Corneille, qui eut les meilleures relations avec son neveu, qui l'introduisit au *Mercurie Galant*, et l'aïda à se pousser dans le monde (cf. Carré, *op. cit.*, Parl. V, chap. I : « l'homme et ses relations ») a traduit en vers les *Métamorphoses* (1669).

Fontenelle emprunte, ici même, quelques exemples aux *Métamorphoses*, cf. texte, p. 25. ([578]).

(2) ... épouvanté.

Cela montre toutes les folies dont les hommes sont susceptibles, ce qui a pour résultat : 1° de révolter une raison plus éclairée, et qui sait critiquer les inventions que suggère un goût invétéré pour le merveilleux ; 2° de faire craindre un retour offensif, toujours possible, d'anciennes façons de déraisonner, qui ont laissé dans notre mentalité plus que des survivances.

-- Quelques textes de Fontenelle montrant le goût des hommes pour le merveilleux :

Dialogues des Morts (1683) (ap. *Œuvres*, éd., Bastien t. I, pp. 370 et 371). Paracelse, Molière. PARACELSE : « L'esprit néglige naturellement les sciences trop simples et court après celles qui sont mystérieuses... » MOLIÈRE : « Tant pis pour l'esprit ; ce que vous faites est tout à fait à sa honte. La vérité se présente à lui ; mais, parce qu'elle est simple, il ne la reconnaît point, et il prend des mystères ridicules pour elle, seulement parce que ce sont des mystères. Je suis persuadé que, si la plupart des gens voyaient l'ordre de l'Univers tel qu'il est, comme ils n'y remarqueraient ni vertus des nombres, ni propriétés des planètes, ni fatalités attachées à de certains temps ou à de certaines révolutions, ils ne pourraient pas s'empêcher de dire sur cet ordre admirable : quoi n'est-ce que cela ? »

Entretiens sur la Pluralité des Mondes (1686) (*Œuvres...*, t. II, pp. 19 et 20) (premier soir) : « Assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien ; et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux dès qu'elle peut être conçue » ; p. 150 (sixième soir) : « Les fables ne sont point tout à fait des fables ; ce sont des histoires des temps reculés, mais qui ont été défigurées, ou par l'ignorance des peuples, ou par l'amour qu'ils avaient pour le merveilleux, très anciennes maladies des hommes. »

Histoire des Oracles (I, III) (1686) (*Œuvres...*, t. II, p. 314) : « ... dans le système des oracles rendus par les démons il y a du merveilleux ; et, si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sait quelle force le merveilleux a sur lui » ; I, XI, p. 370 : « Si les dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils point ici ? Les peuples, frappés du merveilleux de la chose, et avides de l'utilité qu'ils en espèrent, ne demandent qu'à voir naître des oracles en tous lieux... »

Histoire de l'Académie royale des Sciences (1699 à 1740, 1^{er} vol. paru 1702) :

Ann. 1699 (éd. 1732), p. 23 : « Tous les pays ont leurs mer-

veilles, ou se vantent d'en avoir, car ces merveilles, approfondies, disparaissent le plus souvent. » (Sur les singularités de l'histoire naturelle de la France.)

Ann. 1702 (éd. 1743), pp. 17 et 18 : « Lorsqu'un homme mordu (par la tarentule) est sans mouvement et sans connaissance, un joueur d'instruments essaie différents airs, et, lorsqu'il a rencontré celui dont les tons et la modulation conviennent au malade, on voit qu'il commence à faire quelque léger mouvement... et enfin... se met à danser... A des faits si extraordinaires il est bien juste qu'il s'y mêle un peu de fable, et que l'on dise, par exemple, que les malades ne le sont qu'autant que la tarentule qui les a mordus est en vie, et que la tarentule elle-même danse aux mêmes airs. » (Diverses observations de physique générale, I.)

Ann. 1703 (éd. 1720), p. 22 : « On ne sait point encore jusqu'où peut aller le génie fabuleux des hommes. » Diverses observations de physique générale, IX.)

Ann. 1705 (éd. 1730), pp. 70 sq. : « On pourrait croire que les carrés magiques ont eu ce nom parce que cette propriété de toutes leurs bandes qui, prises en quelque sens que ce soit, font toujours la même somme, a paru fort surprenante, surtout dans certains siècles où les mathématiques étaient suspectes de magie ; mais il y a aussi beaucoup d'apparence que ces carrés ont encore mieux mérité leur nom par des opérations superstitieuses où ils ont été employés, telles que la construction des talismans, car, selon la puérile philosophie de ceux qui donnaient des vertus aux nombres, quelle vertu ne devaient pas avoir des nombres si merveilleux. » (Sur les carrés magiques.)

Ann. 1726 (éd. 1728), pp. 19 et 20 : « La seconde drogue dont nous parlerons serait fort singulière et fort étonnante si, selon ce qu'on en dit à la Chine, elle était plante en été et ver en hiver... C'est effectivement une racine, de l'extrémité de laquelle sort une figure parfaite d'un ver sec et jaunâtre... Mais cela même qui fait la merveille pour les Chinois, et la ferait bien aussi pour le commun des Français, la détruisit pour l'Académie... » (sans titre).

Ann. 1727 (éd. 1729), p. 2 : « Quand le dégel... arrive en

Sibérie, de grandes rivières... emportent avec elles de grosses pièces de terre, où se trouvent quelquefois des ossements d'éléphants... Les Sibériens... ont imaginé un animal fabuleux auquel ils donnent ces os. Ils l'appellent Mammout; il est d'une grandeur prodigieuse; il vit dans de grandes cavernes d'où il ne sort jamais, et, s'il en sort par quelque accident, il perd la vie dès qu'il voit le jour. Lorsqu'il marche dans des lieux trop bas, il soulève la terre, qui retombe ensuite. On ne l'a jamais vu, et on en sait l'histoire » (Sur des os d'éléphants trouvés sous terre).

Fontenelle, sans avoir d'illusions sur la rapidité et même sur l'étendue possible de la cure, essaie dans toute son œuvre de guérir les moins fous des hommes de la folie du faux merveilleux. Il le fait ici même, dans l'*Histoire des Oracles*, dans des écrits inavoués, mais aussi efficacement, et tout aussi systématiquement, dans les 42 volumes de son *Histoire de l'Académie des Sciences*, (cf. Carré, *op. cit.*, particulièrement Partie III, chap. II, III et IV : « La nature sans miracles. » Partie IV, chap. III : « L'anticléricalisme de Fontenelle. Rome et Genève renvoyées dos à dos ». Chap. IV « L'anticléricalisme de Fontenelle. Les impostures des prêtres fabricants de miracles ». Chap. V. « L'anticléricalisme de Fontenelle. L'immortalité de l'âme fort improbable et la résurrection des corps divertissante. »)

(3) ...nos romans.

« Mmes de La Sablière et de Nocé aimaient beaucoup les romans, surtout ceux de Mlle de Scudéry, qu'elles préféraient à ceux de La Calprenède, du moins Cyrus, aussi bien que M. de Fontenelle. Comme il les aimait beaucoup aussi, ils les lisaient ensemble, et disaient qu'il n'y avait qu'eux trois dans Paris qui se connussent bien en romans. » Trublet, *Journal* (Cahier Chaponnière) à 19 sept. 1754.

Le roman qui était le plus cher au cœur de Fontenelle, et cela depuis sa jeunesse, était la tragi-comédie pastorale en prose qu'est l'*Astrée* (les 5 parties. Paris, 1633; réimpression à Rouen et publication à Paris 1647);

Quand je lis d'*Amadis* les faits inimitables,
 Tant de châteaux forcés, de géants pourfendus
 Je n'ai point de regrets que ce soient là des fables ;
 Mais, quand je lis l'*Astrée*, où, dans un doux repos,
 L'amour occupe seul de plus charmants héros
 Dieux que je suis fâché que ce soit un roman !
 J'irais vous habiter agréable contrée

(*Poésies pastorales*. Première églogue (1688), ap. *Œuvres...*, t. V, p. 59.) Pour l'importance qu'a le fait au point de vue de la philosophie de Fontenelle cf. Carré, *op. cit.*, part. V, chap. III, « L'évasion pastorale et la définition du bonheur ».

(4) ...point d'autres histoires anciennes que les fables.

Quelques lignes plus haut Fontenelle parlait de même de « l'ancienne histoire d'un peuple ». Ces expressions signalent que l'*Origine des Fables* est une mise au point d'une partie d'un ouvrage plus considérable *Sur l'Histoire* (cf. Introduction, pp. 3 sq.), dont nous avons l'esquisse sous ce titre (*Œuvres...*, t. V, pp. 420-443). Fontenelle, y faisant l'histoire de l'histoire, indique qu'avant l'usage de l'écriture l'histoire des populations très anciennes a été constituée par leurs fables ; l'écriture une fois employée, on a d'abord relaté par écrit des histoires fabuleuses ; puis, la mentalité des hommes se modifiant peu à peu, on a commencé à relater des faits, sinon exacts, tout au moins vraisemblables. Cette histoire vraisemblable est constituée originairement par de sèches annales ; elle devient, dans les siècles polis, une histoire qui prétend indiquer les motifs des faits et entrer dans les caractères des hommes. En résumé « deux sortes d'histoires », l'« histoire fabuleuse des premiers siècles », l'« histoire vraisemblable ou véritable, si on veut, des siècles qui ont suivi. » (*Ibid.*, p. 435.)

Les expressions qu'emploie Fontenelle ne doivent donc pas conduire à voir en lui un continuateur d'Evhémère, ou un émule de l'abbé Banier (*Explication historique des fables*, 1711). La mythologie des Grecs n'est pas, pour Fontenelle, le premier chapitre de leur histoire réelle ; elle est de l'histoire fausse, dont il essaie d'expliquer comment elle a pu se former.

(5) ...l'esprit humain.

Fontenelle préférerait à une histoire des guerres, ou des révolutions de palais, une histoire de l'esprit humain et des mœurs : elle s'attacherait à montrer par quelles transformations insensibles passent les goûts des hommes, et quelles sont aussi les époques caractéristiques, où la dissolution d'un groupe de préjugés et l'avènement d'un système nouveau d'idées sont choses que l'on peut dire ou partiellement ou totalement acquises.

Ses opinions sur l'histoire ne se comprennent complètement que si l'on tient compte de sa philosophie générale et de son vocabulaire. Le fonctionnement de l'esprit est, pour lui, étroitement lié au jeu du mécanisme cérébral. La structure cérébrale, comme toute la structure du corps humain, est constante au cours des âges ; les divergences par rapport au type sont de l'ordre individuel ; l'hypothèse de la préformation et de l'emboîtement des germes, sans être prouvée, est la moins inacceptable en ce qui concerne tous les êtres vivants. Dans le cas particulier de l'homme, à la structure moyenne constante de l'organisme correspondent une vigueur moyenne de l'esprit, sensiblement constante au cours des siècles, et des passions fondamentales immuables. Par ailleurs Fontenelle est empiriste et ennemi des idées innées ; il croit à une histoire de la raison. La force de tête n'a pas d'histoire ; la raison, en tant que contenu d'idées, en a une ; le genre d'équilibre qui s'établit entre les idées variables et les passions immortelles est sans cesse en voie de remaniement ; l'étude de ces transformations et de leurs points critiques devrait être le souci constant de l'historien. Fontenelle n'a pas de terme fixe pour désigner le nerf intellectuel ; le contenu intellectuel acquis est dénommé : les idées, les opinions, l'expérience ; les passions sont le cœur ; la combinaison des idées et des passions constitue les mœurs. Cette philosophie permet de parler du progrès des connaissances, sans croire au progrès de l'intelligence individuelle moyenne ; d'admettre le progrès des idées et de nier les progrès du cœur ; de croire aux révolutions des mœurs, sans y voir forcément une évolution régulière progressive.

Cf. pour parallélisme psychophysiologique à tendance matérialiste, Carré, *op. cit.*, part. II, chap. III, « La raison. La raison et l'instinct » ; part. III, chap. V, « Déterminisme et Liberté ».

Pour préformation, *id.*, part. III, chap. IV, « La nature sans miracles » p. 324 ; part. IV, chap. I, « La finalité et l'existence de Dieu ».

Pour l'histoire du contenu de la raison, *id.*, part. II, chap. IV, « L'histoire de la raison ».

Pour la constance intellectuelle moyenne, l'immutabilité des passions, le progrès des connaissances, *id.*, part. II, chap. II, « Les passions » ; part. V, chap. II, « Le croyant pessimiste au progrès ».

Pour la liaison de toutes ces idées avec l'histoire, *id.*, part. III chap. VI, « L'histoire et l'accident ».

— Textes de Fontenelle :

— Pour la conception générale de l'histoire : « Il vaudrait mieux que l'on me fit entrer dans les vrais caractères des peuples que de m'apprendre quelles provinces ils ont usurpées les uns sur les autres... ; je serais bien aise de voir, au lieu de ce mouvement qui ne se fait que sur la surface de la terre, celui qui se fait continuellement dans les esprits des peuples, ces goûts qui se succèdent insensiblement les uns les autres... (*Sur l'Histoire, Œuvres...*, t. V, p. 440 et tout l'opuscule).

« Une des plus agréables histoires, et sans doute la plus philosophique, est celle des progrès de l'esprit humain. » (*Éloge de Gallois* (1707). *Œuvres...*, t. VI, p. 209.)

« Un homme de la trempe de M. Leibniz, qui est dans l'étude de l'histoire, en sait tirer de certaines réflexions générales, élevées au-dessus de l'histoire même, et, dans cet amas confus et immense de faits, il démêle un ordre et des liaisons délicates qui n'y sont que pour lui. Ce qui l'intéresse le plus ce sont les origines des nations, de leurs langues, de leurs mœurs, de leurs opinions, surtout l'histoire de l'esprit humain et une succession de pensées, qui naissent dans les peuples les unes après les autres, ou plutôt les unes des autres, et dont l'enchaînement bien observé pourrait donner lieu à des espèces de prophéties. » (*Éloge de Leibniz* (1716), *ibid.*, p. 460.)

« Il (Montmort) travaillait depuis un temps à l'histoire de la géométrie. Chaque science, chaque art, devrait avoir la sienne. Il est très agréable, et ce plaisir renferme beaucoup d'instruction, de voir la route que l'esprit humain a tenue... » (*Éloge de Montmort* (1719), *Œuvres...*, t. VII, p. 59.)

— Pour le souci des époques caractéristiques des transformations de l'esprit humain :

« Je ne puis m'empêcher de rapporter une objection qui lui fut proposée très sérieusement (à Jacques Bernoulli, au sujet de son ouvrage écrit à l'occasion de la comète de 1680 : *Conamen novi systematis comelarum pro motu eorum sub calculum revocando et apparitionibus praedicendis*), et à laquelle il daigne répondre de même ; c'est que, si les comètes sont des astres réglés, ce ne sont donc plus des signes extraordinaires de la colère du ciel. Il essaie plusieurs réponses différentes et enfin il en vient jusqu'à dire que la tête de la comète, qui est éternelle, n'est pas un signe, mais que la queue en peut être un, parce que, selon lui, elle n'est qu'accidentelle ; tant il fallait encore avoir de ménagements pour cette opinion populaire, il y a vingt-cinq ans. Maintenant on est dispensé de cet égard, c'est-à-dire que le gros du monde est guéri sur le fait des comètes, et que les fruits de la saine philosophie se sont répandus de proche en proche. Il serait assez bon de marquer, quand on le pourrait, l'époque de la fin des erreurs qu'elle a détruites. » (*Éloge de Bernoulli* (1705), ap. *Œuvres...*, t. VI, pp. 137-138.)

« Nous ne rapporterions pas ces bagatelles si elles n'étaient de quelque utilité pour l'histoire des connaissances du genre humain, et si elles ne faisaient voir avec quelle extrême lenteur les nations en corps cheminent vers les vérités les plus simples. Les éclipses de soleil et les comètes, qui effrayaient le peuple de Paris, il n'y a pas cent ans, lui sont devenues indifférentes ; mais, encore aujourd'hui, les paysans d'auprès d'Orléans ne peuvent pas prendre une autre idée d'un homme qu'ils voient observer le ciel, sinon que c'est un magicien. Quand leurs vignes ont manqué, ils l'en accusent... Les honnêtes gens du pays, trop éclairés pour donner dans la magie, viennent de toutes parts lui demander quel temps il fera... Il est vrai que Paris

même n'est pas encore bien parfaitement désabusé de faire le même honneur à MM. de l'Observatoire. » *Éloge de Louville* (1732), *Œuvres...*, t. VII, pp. 438-439.)

« Quoique l'on soit persuadé que la Terre se meut autour du Soleil, on appelle toujours Apogée et Périgée ce qui est réellement Aphélie et Périhélie, mais c'est par la même raison que l'on dit toujours le lever et le coucher du Soleil. Une erreur qui a longtemps dominé laisse toujours des traces. » (*Histoire de l'Académie des Sciences*, ann. 1723 (éd. 1725), p. 67 (Sur l'apogée et le périgée ou l'aphélie et le périhélie des planètes.

— Pour l'utilité de l'histoire ainsi comprise :

« J'appelle utile, quant à ce qui regarde l'esprit, tout ce qui nous conduit ou à nous connaître ou à connaître les autres... Tout ce qui ne nous conduit pas à ces connaissances ne peut passer que sous le nom d'amusement agréable. Quelqu'un qui aurait bien de l'esprit, en considérant simplement la nature humaine, devinerait toute l'histoire... Il dirait : la nature humaine est composée d'ignorance, de crédulité, de vanité, d'ambition, de méchanceté, d'un peu de bon sens et de probité par-dessus tout cela... Donc ces gens-là feront une infinité d'établissements ridicules... ; ils se battront souvent les uns avec les autres... Cependant, comme nous ne saisissons presque jamais les principes généraux si parfaitement que notre esprit n'ait besoin d'y être soutenu par les applications particulières..., il est bon que l'histoire accompagne et fortifie la connaissance que nous pouvons avoir de l'homme. Elle nous fera voir, pour ainsi dire, l'homme en détail, après que la morale nous l'aura fait voir en gros... Ce n'est point l'histoire des révolutions des états, des guerres... qu'il faut étudier, mais, sous cette histoire, il faut développer celle des erreurs et des passions humaines... Si l'histoire fabuleuse nous donne matière d'étudier les erreurs de l'esprit humain, nous devons chercher dans l'histoire véritable la connaissance des passions du cœur ; il semble que ces deux sortes d'histoires aient partagé l'homme ensemble. Il y a une troisième chose qui résulte et des opinions de l'esprit et des passions du cœur : ce sont les mœurs des hommes... ; et c'est ordinairement ce que l'histoire nous montre le moins, quoique

ce fut peut-être ce qu'elle aurait de plus utile et de plus agréable. » (*Sur l'Histoire, Œuvres...*, t. V, pp. 431, 432, 434, 435, 439, 440.)

« L'histoire des pensées des hommes, certainement curieuse par le spectacle d'une variété infinie, est aussi quelquefois instructive. Elle peut donner de certaines idées, détournées du chemin ordinaire, que le plus grand esprit n'aurait pas produites de son fonds ; elle fournit des matériaux de pensées ; elle fait connaître les principaux écueils de la raison humaine, marque les routes les plus sûres, et, ce qui est le plus considérable, elle apprend aux plus grands génies qu'ils ont eu des pareils, et que leurs pareils se sont trompés. » (*Éloge de Leibniz* (1716), *Œuvres...*, t. VI, p. 467.)

(6) ...conservèrent pas.

L'exception est de pure forme, à la fois prudente et ironique. Pour les procédés de Fontenelle, cf. Carré, *op. cit.*, part. VI, « La propagande ». Pour le sérieux de ses convictions religieuses, qui est nul, et l'estime où il peut tenir une tradition ininterrompue remontant par Abraham, Noë et Seth, jusqu'à Adam, cf. *ibid.*, part. IV, « Dieu ».

(7) ...que les premiers hommes n'avaient pas.

Fontenelle essaie de se représenter la mentalité de populations très primitives. Il le fait, en **comparant** les façons de penser de peuples très arriérés, et **en supposant** que les peuples les plus civilisés sont passés **par** un état d'esprit très analogue à celui du sauvage. Il a la **précaution** d'indiquer que les peuples arriérés ne sont pas de véritables primitifs, mais ont déjà bénéficié de trésors d'expérience, accumulés au cours des siècles. Cela sous-entend qu'il ne croit pas à la chronologie courte de la Bible et que, libéré de la vision d'Eden, il ne l'est pas moins de la poésie de l'âge d'or, ce qui lui évitera de donner dans la chimère du bon sauvage, qui s'édifie à son époque, et le conduira à induire une effroyable sauvagerie aux origines.

Pour les soumettre à la méthode comparative, qu'il inaugure, il a choisi les Cafres, les Lapons et les Iroquois. Pourquoi ?

Les Cafres ont, dès avant 1680, la réputation d'être d'effroyables brutes. On sait cela par les voyageurs, par les missionnaires, en particulier par les missionnaires Jésuites. Fontenelle, élève des Jésuites, en très bons rapports avec eux, lit leurs relations, est mis au courant, oralement ou par lettre. Il est au mieux, depuis le collège, avec le P. Tournemine, journaliste de Trévoux, en 1702, mais en tout temps très informé.

Voir par exemple : « *Histoire de ce qui s'est passé en Éthiopie, Malabar, Brasil et les Indes Orientales*, tiré des lettres écrites es années 1620 jusques à 1624, adressées au R. P. Mutio Vitelleschi, Général de la Compagnie de Jésus. Traduit de l'italien en français par un Père de la même Compagnie (P. Darde). A Paris, chez Sébastien Cramoisy, rue Saint-Jacques, aux Cigognes, MDCXXVIII », pp. 415 sq. Sur le Zambèze inférieur, les missionnaires Jésuites accompagnent les capitaines Portugais, qui essayent d'étendre leur domination dans l'intérieur du pays. Les PP. Louis Mariano, Mendoza, Michel Rodriguez, racontent d'horribles histoires de petits enfants rôtis à la broche et dévorés avec une entière tranquillité d'âme par les bandes Cafres, alliées des Portugais. Au milieu des boucheries que sont les batailles et les soirs de victoire, les Jésuites baptisent et sauvent ce qui peut être sauvé. Ils prennent aussi des notes. Ailleurs leurs confrères font des observations astronomiques. Fontenelle notera plus tard, avec sa perfidie coutumière et imperturbable, cette concordance, providentielle, des intérêts des négociants armés, des intérêts de la religion, et de ceux de l'information scientifique : « Delisle vint dans le temps où tout semblait annoncer que la géographie allait changer de face. Le zèle de la religion et l'amour des richesses, principes bien opposés, s'accordaient à augmenter tous les jours le nombre des découvertes dans les climats lointains ; et l'astronomie... fournissait de nouveau les longitudes par les satellites de Jupiter d'autant plus sûrement que les lieux étaient plus éloignés. » (*Éloge de Delisle* (1726), *Œuvres...*, t. VII, pp. 240-241.)

Sur les Lapons, avant 1680, Fontenelle pouvait trouver

tous les renseignements désirables dans Scheffer : « *Johannis Schefferi Argentoratensis Lapponia id est regionis Lapponum et gentis nova et verissima descriptio in qua multa de origine, superstitione, sacris magicis, victu, cultu, negotiis Lapponum, item animalium, metallorumque indole, quae in terris eorum proveniunt haecenus incognita produntur et ciconibus adjectis cum cura illustrantur*. Francofurti ex officina Christiani Wolfii, typis Joannis Andreae. Anno M.DC.LXXIII », in-4°. Non seulement le livre tenait la promesse du titre, mais il ouvrait à Fontenelle toute la littérature du sujet. Avant d'entrer en matières (n.p. av^t p. 1) Scheffer donnait une liste de 44 auteurs « quorum fidem secuti sumus ». Il consacrait cinq chapitres, sur trente-cinq, à la religion et aux superstitions des Lapons. Le chapitre XI « De Sacris magicis et magia Lapponum » (pp. 119-149) a pu intéresser particulièrement Fontenelle. Ses premières lignes pouvaient suffire à convaincre le futur auteur de la *Relation de l'île de Bornéo* (1685) et de l'*Histoire des Oracles* (1686) que les Lapons étaient un bon exemple de peuples plongés dans l'ignorance superstitieuse : « Vetus est per orbem, ubicunque nomen Lapponum innotuit, sententia, esse gentem admodum addictam superstitioni magicæ » (p. 119). Scheffer décrit avec soin les instruments et les pratiques magiques ; il y a là des gens qui tombent en extase, et qui, en revenant à eux, racontent ce qu'ils ont vu dans des régions éloignées ; d'autres qui prédisent l'issue d'une expédition de chasse ou d'une entreprise ; des guérisseurs qui décident si une maladie est naturelle ou magique, et imposent des sacrifices que le malade doit faire pour apaiser les esprits. Le rapprochement se fera tout naturellement avec les magiciens Iroquois. En 1759 encore, le *Dictionnaire de Moreri* (article Lapons) considère ces populations comme extraordinairement barbares, et ceci en s'appuyant sur des auteurs que Fontenelle a pu connaître et que d'ailleurs Scheffer utilise : Paul Jove, Olaus Magnus, Damian de Goës, Peucer, Clavier.

Les Iroquois sont bien connus par les *Relations de la Nouvelle France*, qui paraissent depuis le début du xvi^e siècle. Les missionnaires, particulièrement les missionnaires Jésuites,

décrivent les Iroquois comme fort intelligents, mais aussi comme terriblement cruels, le cas échéant, et comme adonnés à des superstitions ridicules, qu'exploitent leurs jongleurs, les magiciens du lieu. Ils sont donc un bon exemple d'intelligence naturelle, de barbarie primitive, et d'une raison non encore sortie des ténèbres de l'ignorance. Une relation de 1619 décrit, de façon particulièrement réaliste, l'état dans lequel furent trouvés les cadavres des PP. Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant, Jésuites, martyrisés par les Iroquois (ap. Salone, *La colonisation de la Nouvelle France. Étude sur les origines de la nation Canadienne française*, Paris, 1905, in-8°, p. 91). Une autre (P. J. de Lamberville) dit : « Les Iroquois sont incapables de raisonner comme font les Chinois », « l'Iroquois ne se conduit pas par raison : la première appréhension des choses est le seul flambeau qui l'éclaire ». Elle décrit les médecins du pays, « espèces de jongleurs », qui évoquent les génies, et font sortir du malade « de petits démons que les malicieux lui ont jetés » ; elle montre ces Iroquois, si habiles à la guerre, entêtés de rêveries comme celle du « festin songe », c'est-à-dire d'un repas commandé en songe, destiné à chasser des esprits et lever des sorts, et consommé en commun par des invités, dont chacun fournit sa quote-part en nature : un morceau de chair humaine. (« Lettre du P. J. de Lamberville au R. P. Dablon » dans *Relations de ce qui s'est passé aux missions Iroquoises pendant les années 1672-1673*, ap. « *Mission du Canada. Relations inédites de la Nouvelle France (1672-1679) pour faire suite aux anciennes relations (1615-1672)* ». Avec des Cartes géographiques », Paris, Douniol, 1861, 2 vol. in-12, t. I, pp. 31, 42, 53.)

Cafres, Lapons, Iroquois, ont aussi, pour le comparatiste, le mérite d'être très distants dans l'espace.

(8) ...plus de prodiges.

Les prodiges deviennent facilement des miracles. Il suffit que l'on croie savoir ce qu'est la nature et son cours ordinaire, et que l'on estime que le prodige surpasse ce dont la nature est capable. Deux procédés, en diminuant le nombre des pro-

diges, conduisent à détruire les façons habituelles de penser de ceux qui croient facilement aux miracles ; l'un consiste à montrer que les faits prodigieux allégués ne se sont pas produits, l'autre à les expliquer par des raisons naturelles. Fontenelle a appliqué ces deux méthodes de réduction dans toute son œuvre ; mais elles n'ont d'efficacité que lorsqu'on s'adresse à des esprits familiarisés avec la distinction du fait et de l'illusion imaginative, et qui savent aussi un peu ce dont la nature est capable. L'ignorance des primitifs leur interdit d'être dans ces dispositions, sans que leur force de tête soit moindre que la nôtre ; l'absence de contenu de leur raison réalise chez eux un déséquilibre entre les facultés imaginatives prédominantes et les facultés de contrôle, qui n'existent effectivement que lorsque l'homme dispose d'un acquis empirique considérable. Il n'y a pas, pour eux, de miracles qu'on puisse opposer à une nature, mais mélange inextricable de choses vues et de choses inventées ; les survivances de cette mentalité constitueront les croyances aux miracles, quand la nature aura pris assez de consistance pour être opposée au surnaturel. Il faudra donc bien des siècles avant que les méthodes de réduction de la véritable philosophie puissent s'appliquer.

(9) ...récits de ce temps-là.

Le phénomène de psychologie individuelle qu'est la tendance de l'image non réduite à se transformer en hallucination se complique d'un fait d'interpsychologie, le récit. En dehors de toute autre considération, l'accumulation des absurdités ne serait pas négligeable (et le récit tend à la produire) ; mais il y a pis.

(10) ...et à imposer aux autres.

L'analyse de l'état d'esprit du conteur, qui déforme ses souvenirs, parce qu'il les parle, et parce qu'il jouit de son ascendant sur ceux qui l'écoutent, montre Fontenelle intéressé par une situation psychologique curieuse, celle de l'homme qui est

à mi-chemin entre la sincérité et l'insincérité. Toutes les nuances sont ici possibles, et l'on peut concevoir un passage continu de la candeur à l'imposture. Fontenelle, en réfléchissant à ces conditions naturelles du récit, peut comparer dans son esprit toutes les dupes et tous les imposteurs de tous les temps et de tous les pays. Les dupes recrutent naturellement leurs imposteurs, et les imposteurs peuvent, très souvent, croire en leur art, qu'ils soient magiciens Lapons, jongleurs Iroquois, prêtres des Oracles de l'antiquité classique, ou même de religions plus modernes.

Fontenelle est ici assez près de Malebranche (*Recherche*, II, III, VI « des sorciers par imagination »). Il a certainement lu Malebranche avant 1680. Il l'a connu intimement par la suite. Malebranche réagit contre la croyance quasi universelle aux magiciens, aux sorciers, au sabbat, qui donne un sens aux procès de sorcellerie du temps. Sans nier l'intervention possible du Diable, dans quelques cas, Malebranche l'élimine dans tous ceux qui sont explicables par les lois de la psychologie. Fontenelle, dans un tout autre esprit, entreprend une tâche tout à fait analogue dans l'*Histoire des Oracles* ; il le fait en sachant, très probablement, être agréable au Roi, qui a été en conflit avec ses Parlements au sujet des affaires de sorcellerie. (Cf. Carré, *op. cit.*, part. IV, chap. IV, « Les impostures des prêtres fabricants de miracles ».)

(11) ...du premier faux.

Cela donne idée du respect de Fontenelle pour les traditions. La tradition orale est forcément mensongère. La tradition écrite, qui la recueillera, fixera des sottises. Prétendre retrouver de l'histoire vraie sous les fables, hors celle des égarements de l'esprit humain, est chimérique. La transmission n'agit pas seulement comme agent de déformation, parce qu'elle est génératrice d'inexactitudes, mais parce que le goût du « faux merveilleux » continue d'agir. On ne le pourra contenir que lorsque le primitif déséquilibre d'une imagination exubérante et d'une raison insuffisamment lestée d'expérience aura été remplacé

par les conditions qui permettent la critique efficace du « faux merveilleux » ; mais, même alors, on ne neutralisera le goût que les hommes ont pour lui qu'en le remplaçant, partiellement, par celui du vrai merveilleux. La nature sans miracles est remplie de merveilles ; en s'en faisant le démonstrateur, dans les *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* et dans toute son *Histoire de l'Académie des Sciences*, Fontenelle poursuit un triple but : 1^o ruiner le faux merveilleux ; 2^o prouver que le réel est plus vaste et plus riche que tous les rêves ; 3^o modifier les rapports de l'imagination et de l'intelligence et, libérant la seconde des limites de la première, transposer pourtant ses conquêtes en une attente d'images, lui demander d'imprimer à l'imagination le mouvement qui, lié à la pensée, crée un état de demi lyrisme rationnel (cf. Carré, *op. cit.*, part. III, chap. II, III, IV, « La nature sans miracles »). Il y aura cependant toujours à craindre des retours offensifs du goût du « faux merveilleux » : l'occulte attire, et l'esprit humain sympathise assez naturellement avec le faux.

— Textes sur la pérennité du goût de l'occulte rattaché aux passions indestructibles :

Dialogues des Morts (1683), Jeanne de Naples, Anselme. J. de N. : « Si je croyais que cette histoire fût vraie, je serais bien fâchée qu'on ne la sût pas dans le monde pour se détromper des astrologues. » — Ans. : « On sait bien d'autres histoires à leur désavantage, et leur métier ne laisse pas d'être toujours bon. On ne se désabusera jamais de tout ce qui regarde l'avenir, il a un charme trop puissant. » (*Œuvres...*, t. I, pp. 289-290.)

Ibid., Callirhée, Pauline. Paul. : « Ce qui fait qu'on ne donne pas dans l'erreur de prendre un homme pour un dieu, c'est que cette erreur-là n'est pas soutenue par le cœur... Le cœur est la source de toutes les erreurs dont nous avons besoin. » (t. I, p. 304).

Histoire des Oracles (1686), I. XVIII (*Œuvres...*, t. II, pp. 401-404 et 405). « Le sort est l'effet du hasard et comme la décision ou l'oracle de la fortune ; mais les sorts sont les instruments dont on se sert pour savoir quelle est cette décision... Dans l'Orient les sorts étaient des fleches et, aujourd'hui encore,

les Turcs et les Arabes s'en servent de la même manière... Les sorts passèrent jusque dans le christianisme ; on les prit dans les livres sacrés, au lieu que les païens les prenaient dans leurs poètes... »/

Histoire de l'Académie des Sciences, ann. 1722 (éd. 1724), pp. 37 et 39. : « Si la passion des richesses n'était pas en nous aussi puissante, et par conséquent aussi aveugle qu'elle est, il serait inconcevable qu'un homme qui prétend avoir le secret de faire de l'or pût tirer de l'argent d'un autre pour lui communiquer son secret. Quel besoin d'argent peut avoir cet heureux mortel ? Cependant c'est un panneau où l'on donne tous les jours... Une chose qui donne encore beaucoup de crédit à la pierre philosophale, c'est qu'elle est un remède universel... Quand on cherchera ce qui a fait donner à l'or des vertus physiques si merveilleuses, j'ai bien peur qu'on ne trouve que ce sont ses vertus arbitraires et conventionnelles, dont nous avons été extrêmement touchés. » (Sur les supercheries de la pierre philosophale.)

— Textes sur le goût du faux :

Dialogues des Morts (1683) (*Œuvres...*, t. I, pp. 217-218). Homère. Esope. Hom. : « Vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai ; détrompez-vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez bien de l'envelopper dans des fables ; elle en plaira beaucoup plus... ; le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux pour être agréablement reçu dans l'esprit humain ; mais le faux y entre bien sous sa propre figure ; car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. »

Ibid., p. 354. Straton. Raphaël d'Urbain. R. d'U. : « ...La raison nous propose un trop petit nombre de maximes certaines, ...notre esprit est fait pour en croire davantage. Ainsi le surplus de son inclination à croire va au profit des préjugés et les fausses opinions achèvent de le remplir... »

— Cela est nécessaire psychologiquement, cela a son utilité pratique, cela est rationnellement scandaleux ; le retour offensif des vieilles idées est à craindre en tout domaine ; les vertus

mystiques des paroles, des nombres, des choses, en lesquelles ont cru les primitifs, peuvent réapparaître sous le couvert des concepts confus d'attraction ou d'affinité chimique. De là, chez Fontenelle, une défense du mécanisme, poursuivie sans relâche, de 1686 (*Pluralité des Mondes*) à 1752 (*Théorie des tourbillons cartésiens*). Cf. Carré, *op. cit.*, part. III, chap. II, III, IV. « La nature sans miracles ».

(12) ...la cause de ce qu'ils voient.

Fontenelle est ici tout près des idées de l'école anthropologique de Tylor, Mc. Lennan, Mannhardt, Gaidoz, A. Lang, et, par suite, n'est pas placé tout à fait au même point de vue que l'école sociologique française de Durkheim et Lévy-Bruhl, en ce qui concerne la reconstitution de la mentalité primitive. Il suppose aux origines un usage du principe de causalité très analogue à celui qu'il constate en son temps, mais allié à une expérience très différente de celle de son temps, très pauvre, très peu nuancée. A. Lang a signalé en Fontenelle le précurseur authentique de l'école anthropologique. Fontenelle a trouvé, selon lui, la vraie cause explicative du caractère absurde, ou pour nous révoltant, de beaucoup de mythes de l'antiquité, lorsqu'il a reconstitué, par l'emploi de la méthode comparative, une mentalité sauvage qu'ont traversée tous les peuples, et qu'ils n'ont jamais entièrement dépouillée ; il a également bien reconstitué cette mentalité dans ses grandes lignes ; il lui a manqué seulement de faire la preuve détaillée de ce qu'il avançait, au moyen d'une masse suffisamment imposante d'exemples, de signaler la généralité des idées zoomorphiques, et non pas seulement anthropomorphiques, dans la formation des divinités, d'insister sur les opérations magiques des primitifs. A cela près, il avait vu plus juste que tous ses successeurs, avant Tylor et ses émules, qui d'ailleurs l'ont ignoré. « Les disciples de Tylor (E. B.), Mannhardt, Gaidoz, et les autres, n'ont pas l'air de se douter qu'ils ne font que rééditer les opinions du neveu de Corneille » Andrew Lang, *Myth, Ritual, and Religion*, Londres, Longmans, Green, 1887, 2 vol. in-8°.

t. II. Appendix. Appendix A : « Fontenelle's forgotten common-sense », p. 321 ; cf. *ibid.*, t. I, chap. II, pp. 28 sq. et 34.) Pour la question de priorité, touchant les idées de Fontenelle, voir notre introduction et : Carré, *op. cit.*, part. II, chap. IV. « L'Histoire de la raison » (début).

(13) ...dans ce siècle-ci.

Ce philosophe primitif témoigne, en sa personne, de la loi de constance intellectuelle. Elle n'interdit pas qu'il y ait une histoire de la raison, mais elle permet que, là où il se peut réaliser, un progrès se réalise, sans que se modifie la force de tête moyenne. Les modernes n'ont aucune raison d'être inférieurs aux anciens, si la nature ne dégénère pas ; ils ont des raisons de leur être supérieurs, en ce qui ne regarde que l'accumulation des expériences et des connaissances, expose la *Digression sur les anciens et les modernes* (1688). Il y a une distribution, sans doute assez égale avec les siècles, des gens remarquables, dit, de façon complémentaire, notre texte ; la probabilité de l'apparition d'un Descartes est la même en tout temps.

Ce philosophe primitif est aussi un « contemplatif ». Si donc Fontenelle ne croit pas aux systèmes qui prétendent réaliser une synthèse définitive du savoir, s'il ne voit en eux que des erreurs plus ou moins séduisantes, qui charment un temps l'esprit humain, s'il pense que nos lois scientifiques elles-mêmes ne sont que des façons simplifiées de décrire des faits, qui ne se laissent ainsi exprimer que faute d'être connus plus en détail, s'il estime que notre raison tâtonnante est au service de nos passions, qui nous font courir d'erreurs en erreurs dénommées vérités, il n'en est pas moins aux antipodes d'un pragmatisme qui mépriserait l'intellectualisme. Il ne croit pas aux idées innées, il ne croit pas à la portée absolue de la raison, il aime l'intelligence « contemplative » cependant.

— Textes sur la constance intellectuelle :

Dialogues des Morts (1683) (*Œuvres...*, t. I, p. 240) Socrate, Montaigne. Soc. : « Sur ce nombre prodigieux d'hommes, assez

deraisonnables, qui naissent en cent ans, la nature en a peut être deux ou trois douzaines de raisonnables, qu'il faut qu'elle répande par toute la Terre, et vous jugez bien qu'ils ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité pour y faire une mode de vertu et de droiture. » Mont. : « Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourrait bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres. » Soc. : « Tout au plus il y aurait quelque inégalité imperceptible. L'ordre général de la nature a l'air bien constant. »

Digression sur les anciens et les modernes (1688) (*Œuvres*, t. V, p. 281) : « La nature a entre les mains une certaine pâte, qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons, et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes, et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène, ni Homère, d'une argile plus fine, ni mieux préparée, que nos philosophes, nos orateurs et nos poètes d'aujourd'hui. »

Ibid. (p. 284) : « Les siècles ne mettent aucune différence naturelle entre les hommes. »

Ibid. (p. 295) : « Sans doute la nature se souvient bien encore comment elle forma la tête de Cicéron et de Tite-Live. Elle produit, dans tous les siècles, des hommes propres à être de grands hommes ; mais les siècles ne leur permettent pas toujours d'exercer leurs talents. »

Histoire de l'Académie des Sciences. Ann. 1738 (éd. 1740), pp. 63-64 : « Un soldat des Invalides a présenté à l'Académie un mémoire très confus et très mal digéré..., où il cherche s'il est possible que le rapport connu de 3 à 1, qui est entre un cube et une pyramide de même base et de même hauteur, se retrouve entre la superficie quarrée de cette base et quelque portion de cette superficie, qui sera déterminée par une courbe... Tous les géomètres savent que ce rapport est trouvé, il y a longtemps, par le moyen de la parabole ; mais le soldat ne connaissait point la parabole, et ce n'a été qu'avec une peine infinie, et à force de tête, qu'il a pu découvrir qu'une ordonnée de courbe égale au côté du cube donné résoudrait la question qu'il se proposait. L'ignorance de l'auteur fait son éloge. C'est par de pareils ignorants que toutes les sciences ont dû commencer, et ils

pourraient bien être aussi admirables que leurs plus illustres successeurs. » (Sans titre.)

— Sur l'intellectualisme relativiste de Fontenelle, cf. Carré, *op. cit.*, part. II, chap. VI : « La portée de la raison. »

(14) ...versait celle d'une rivière.

Fontenelle doit songer à des textes anciens, peut-être aussi à des monnaies antiques, et encore à l'art du ^{xvii}^e siècle, inspiré de l'antique, singulièrement à celui de Versailles.

Il connaît certainement le texte de Virgile, *Aeneid.* VII, 792 : « caelataque amnem fundens pater Inachus urna. » Mais il est aussi l'ami des Perrault, par son oncle, Thomas Corneille. Charles Perrault, sous la direction de Colbert, a contribué à la fondation de la « petite académie », devenue par la suite celle des inscriptions et médailles. Fontenelle est venu à Paris dès 1674. Charles Perrault a pu lui montrer, ou des échantillons, ou des reproductions de monnaies antiques. Perrault est en outre en liaison avec tous les artistes, dont son frère Claude, qui travaillent à célébrer la gloire du Roi, à Paris, et à Versailles ; il chantera les beautés de Versailles dans ses *Parallèles* (1688-1696). Dès avant 1680, les eaux de Versailles sont un sujet d'émerveillement. Les figures de fleuves appuyés sur des urnes ont fait l'objet de projets dont Fontenelle a dû entendre parler.

(15) ...tout à fait porté à le croire.

Théorie purement psychologique et naturelle de la croyance, dont on entrevoit les applications dangereuses. Cf. *Histoire des Oracles* (1686), I, III (*Œuvres...*, t. II, p. 314) : « Les démons, dont on convenait de part et d'autre, servaient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnaissait cette espèce de miracle ordinaire, qui s'était fait dans la religion des païens ; mais on leur en faisait perdre tout l'avantage par les auteurs auxquels on l'attribuait ; et cette voie était bien plus courte, et plus aisée, que celle de contester le miracle même, par une longue suite de recherches et de raisonnements. »

Cette théorie se rattache aussi, indépendamment de toute

idée polémique, à l'idée fréquemment indiquée chez Fontenelle, que le doute, état antinaturel, est cependant la condition de toute réflexion sérieuse ; mais qu'inversement la réflexion impartiale est dangereuse au point de vue vital. Le sage sait, à la fois, penser autrement que le peuple, ne pas être dupe de la folie des passions du cœur, et encore s'abandonner à elles, librement et par jeu ; son bonheur fragile est à ce prix. (Cf. Carré, *op. cit.*, part. II, chap. II, « Les passions ».)

(16) ...familiers.

Ce Jupiter Tonnant de ses études classiques (Ovide *Métam.*, I, 170. II, 466. XI, 319. XI, 198, entre autres) n'a pas cessé d'intéresser Fontenelle. L'idée d'une puissance qui lance la foudre se retrouve partout ; cela signale une homogénéité de structure de l'esprit humain sous toutes les latitudes et longitudes. En revanche, quand cette idée sert à interpréter en tous lieux la présence d'un même objet concret, les pierres de foudre, a-t-on affaire à un fait de transmission, ou à un fait de convergence ? Fontenelle ne décide pas ; il penche, sans pouvoir l'expliquer, pour le fait de convergence : « Les pierres de foudre n'ont rien d'animal. Ce sont de véritables cailloux, qui ont une figure de coin ou de fer de flèche. Cette figure a fait juger aux anciens Grecs qu'elles étaient les armes de Jupiter Tonnant, et qu'il les lançait de ses mains avec la foudre. Cette opinion a passé, ou est née d'elle-même, chez les peuples du Nord, qui, pour trouver ces pierres en grande quantité dans leur pays, ne les ont pas moins révérees. Ils croient même, quoiqu'elles viennent de la foudre, qu'elles les en garantiraient, et on a bien de la peine, encore aujourd'hui, à les en désabuser. Les Chinois, qui ne sont guère à portée de la contagion de ces idées, en ont pourtant d'assez semblables, et il n'est pas trop aisé de voir pourquoi cette superstition est si naturelle. L'origine de ces pierres est très évidente et très sûre, dès qu'on en voit de toutes pareilles, taillées par les sauvages de l'Amérique. » *Hist. Acad. Sc.*, ann. 1723 (éd. 1725), p. 16 (Sur les pierres de foudre, les yeux de serpents et les crapaudines).

(17) ...ce qui nous est connu présentement.

L'empirisme et le mécanisme, ici conjugués, donnent une assez bonne idée de la conception que se fait Fontenelle de la nature et de l'intérêt des théories scientifiques. La conception mécaniste de la nature ne naît pas un beau matin, tout armée, du cerveau d'un géomètre, soucieux de penser des rapports, précisément (c'est-à-dire quantitativement, définis : elle est l'aboutissement de tâtonnements qui se sont prolongés durant des millénaires. Les expériences se sont lentement accumulées ; les différentes catégories de changements se sont peu à peu constituées ; le changement local est peu à peu apparu le plus simple, le plus commodément exprimable ; on lui a rattaché les autres changements, et le mécanisme est né. Il n'y a point-là besoin de révélation rationnelle des lois simples de la nature, ni d'idées innées, matériaux simples d'une construction rationnelle qui coïnciderait avec la réalité absolue. Il n'y a point d'idées innées et les relations vraies des faits physiques ne sont pas simples. La prétention de construire un système physique définitif, adéquat aux faits, est une absurdité. La tâche la plus pressante est de se bien assurer des faits, et cela est prodigieusement difficile ; tandis qu'il est très facile d'expliquer élégamment des faits inexistants. Mais l'empirisme et le sens de la complexité concrète ne vont nullement, chez Fontenelle, jusqu'à l'affirmation que l'explication mécaniste est oiseuse. Elle a un double rôle : faire comprendre, en toute matière, autant que faire se peut ; empêcher le retour offensif de pseudo-idées mystérieuses, qui ramèneraient, ou consolideraient, à l'abri de certains mots, une mentalité dépassée, celle des primitifs qui entremêlent le naturel et le faux merveilleux. Les systèmes mécanistes sont des vues provisoires, mais d'excellentes vues provisoires ; l'art est, en passant de l'une à l'autre, et les tenant étroitement au contact des faits observés, de savoir que l'on mord chaque jour davantage sur la réalité empirique. En cheminant d'erreur mécaniste en erreur mécaniste, et en comprenant la loi de passage qui conduit à troquer l'une pour l'autre, on connaît que, de plus en plus, on est dans le vrai ; on accepte tous les faits, tous les calculs qui permettent

les prévisions contrôlées ; mais on demande à comprendre, dût-ce être provisoirement, les hypothèses qui servent de point de départ aux calculs. Descartes a tort, s'il ne rejoint pas les faits observés ; Newton a raison de très bien calculer ; mais les Newtoniens ont tort d'être contents que l'attraction reste inexpliquée. Les tables d'affinité de Geoffroy sont précieuses ; reste à expliquer mécaniquement les affinités. Sinon, sous une forme ou sous une autre, réapparaîtront les causes occultes, car il faut à l'esprit son plein d'idées, vraies ou fausses.

— Textes contre les idées innées :

« L'ancienne philosophie n'a pas toujours eu tort. Elle a soutenu que tout ce qui était dans l'esprit avait passé par les sens, et nous n'aurions pas mal fait de conserver cela d'elle. » Fragments de *De la connaissance de l'esprit humain* (posthumes), 2^e fragment : *De l'origine des idées. Que toutes les idées sont prises dans l'expérience* (*Œuvres...*, t. V, p. 396). En particulier pour l'idée de l'infini, cf. *ibid.*, 4^e fragment (sans titre), pp. 401-411.

— Pour les conséquences, cf. Carré, *op. cit.*, part. II, chap. V, « Le fonctionnement de la raison » et chap. VI, « La portée de la raison ».

— Textes contre les systèmes crus définitifs (dont le système Cartésien) :

Dialogues des Morts (1683), Le troisième faux Démétrius, Descartes (*Œuvres...*, t. I, p. 383). Desc. : « On a quelque raison d'être toujours trompé par les promesses des philosophes. Il se découvre de temps en temps quelques petites vérités peu importantes, mais qui amusent. Pour ce qui regarde le fond de la philosophie, j'avoue que cela n'avance guère ! »

Entretiens sur la Pluralité des Mondes (1686), quatrième soir (*Œuvres...*, t. II, p. 111). « Ah ! vraiment répliquai-je, si vous vous mêliez de philosophie plus que vous ne faites, il faudrait bien que vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs systèmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde, et puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse là, si on désespère d'en venir à bout. »

Éloge de Hartsoeker (1725) (*Œuvres...*, t. VII, p. 213) : « Ses maîtres en philosophie étaient des Cartésiens, aussi entêtés de Descartes que les scolastiques précédents l'avaient été d'Aristote... Il faut admirer toujours Descartes, et le suivre quelquefois. »

Éloge de Leibniz (1716) (*Œuvres...*, t. VI, p. 482) : « Ses grands principes étaient... que dans tout l'univers... un meilleur est mêlé partout avec un plus grand, ou, ce qui revient au même, les lois de convenance avec les lois nécessaires ou géométriques. Ces principes, si nobles et si spécieux, ne sont pas aisés à appliquer... ; il faut prendre garde que ce ne soit le besoin du système qui décide. »

Sur l'Histoire (posthume) : « Tacite et Descartes me paraissent deux grands inventeurs de systèmes en deux espèces bien différentes ; mais tous deux également hardis, d'un génie également élevé et fécond, et, par ces endroits-là mêmes, également sujets à se tromper. » (*Œuvres...*, t. V, p. 431.)

— Textes sur l'utilité des systèmes provisoires :

Histoire de l'Académie des Sciences, ann. 1699 (éd. 1732), p. 74 : « Il n'y a point deux différentes planètes dont l'orbite coupe l'Écliptique sous le même angle, dont les nœuds soient aux mêmes points de l'Écliptique, et dont la vitesse apparente au périhélie soit la même. Et par conséquent deux comètes vues en différents temps, qui conviendraient dans ces trois choses principales, pourraient bien n'être que la même comète... Ce n'est pas que cette exacte conformité soit nécessaire afin que deux comètes n'en soient qu'une ; elle n'est nécessaire que pour nous le faire juger. » (Sur le retour des comètes.)

Id., ann. 1712 (éd. 1731), p. 17 : « On observa que sous le méridien des Açores il n'y avait point de déclinaison... On vint ensuite à s'apercevoir de deux nouveaux méridiens exempts de déclinaison... On détermina les angles d'intersection de ces méridiens, que l'on croyait fixes, par ce que la présomption est toujours pour l'immobilité ; on remplit leurs intervalles d'autres méridiens sous lesquels il y avait déclinaison, arrangés proportionnellement, parce que la présomption est toujours aussi pour l'ordre, et même pour celui qu'il nous est le plus aisé de

connaître ; mais enfin tout cela était précipité. » (Sur la déclinaison de l'aimant.)

Préface des *Éléments de la géométrie de l'Infini* (1727) (*Œuvres...*, t. VI, p. 51) : « C'est toujours un degré de lumière que de voir sûrement à quel principe, fût-il peu connu, tiennent certains effets. »

— Textes sur la défense du mécanisme (ne dût-il avoir, dans beaucoup de cas, qu'une valeur symbolique) :

Dialogues des Morts (1683), cf., texte cité dans notre note (2).

Entretiens sur la pluralité des Mondes (1686) dans leur ensemble.

Éloge de Guglielmini (1710) : « Il n'y a pas encore fort longtemps que tous les raisonnements de chimie n'étaient que des espèces de fictions poétiques... La saine philosophie a paru, qui a entrepris de réduire à la simple mécanique corpusculaire cette chimie mystérieuse... Cependant il faut avouer qu'il lui reste encore, chez quelques auteurs, des traces de son ancienne poésie, des unions presque volontaires, des combats qui ne sont guère fondés que sur des inimitiés... » (*Œuvres...*, t. VI, p. 296.)

Éloge de Malebranche (1715) : « Il faut bien que cette idée (celle des « petits » tourbillons) soit une supposition, mais à peine en est-elle une, car elle est copiée d'après une chose incontestable chez les Cartésiens, et que les autres philosophes (les attractionnistes) ne peuvent contester sans tomber dans d'étranges pensées. » (*Œuvres...*, t. VI, p. 422.)

Éloge de Leibniz (1716) : « Il était venu à croire que, pour découvrir l'essence de la matière, il fallait aller au delà de l'étendue, et y concevoir une certaine force qui n'est plus une simple grandeur géométrique... La matière est demeurée sans force, du moins active, et l'entéléchie sans application... » (*Œuvres...*, t. VI, pp. 469 et 470.)

Éloge de Newton (1727) : « Il déclare bien nettement qu'il ne donne cette attraction que pour une cause qu'il ne connaît point, et dont seulement il considère, compare et calcule les effets, et, pour se sauver du reproche de rappeler les qualités occultes des scolastiques, il dit qu'il n'établit que des qualités

manifestes et très sensibles par les phénomènes, mais qu'à la vérité les causes de ces qualités sont occultes, et qu'il en laisse la recherche à d'autres philosophes. Mais œ que les scolastiques appelaient qualités occultes n'était-ce pas des causes ? ils voyaient bien aussi les effets... » (*Œuvres...*, t. VII, p. 281.)

Préface de l'Histoire de l'Académie des Sciences depuis 1666 jusqu'en 1699 (1733) (*Œuvres...*, t. VI, p. 19 : « En un mot, si toute la nature consiste dans les combinaisons innombrables des figures et des mouvements, la géométrie, qui, seule, peut calculer des mouvements et déterminer des figures, devient indispensablement nécessaire à la physique : et c'est ce qui paraît visiblement dans les systèmes des corps célestes, dans les lois du mouvement, dans la chute accélérée des corps pesants, dans les réflexions et les réfractions de la lumière, dans l'équilibre des liqueurs, dans la mécanique des organes des animaux : enfin dans toutes les matières de physique qui sont susceptibles de précision ; car, pour celles qu'on ne peut amener à ce degré de clarté, comme les fermentations des liqueurs, les maladies des animaux, etc., ce n'est pas que la même géométrie n'y domine, mais c'est qu'elle y devient obscure et presque impénétrable par la trop grande complication des mouvements et des figures. »

Éloge de Boerhaave (1738) : « Boerhaave l'a réduite (la chimie) à n'être qu'une simple physique claire et intelligible... Il faut avouer cependant que dans cette physique, ou chimie, si pure et si lumineuse, il y admet l'attraction... Il reconnaît bien formellement que cette attraction n'est point du tout un principe mécanique... ; mais, en quelque occasion que ce soit, aura-t-on dit quelque chose quand on aura prononcé le mot d'attraction ? » (*Œuvres...*, t. VII, pp. 490 et 491.)

« *Théorie des Tourbillons Cartésiens avec des Réflexions sur l'attraction* » (1752, composé plusieurs années plus tôt) dans son ensemble. (*Œuvres...*, t. II.)

— Pour l'indication au jour le jour des difficultés opposées au mécanisme et leur discussion, voir en particulier : sur les variations d'intensité de la pesanteur *Hist. Acad. Sc.*, ann. 1703 (éd. 1720), pp. 131-133 (« sur l'inégalité des pendules ») ;

ann. 1714 (éd. 1717), pp. 102-106 (« sur le mouvement des solides dans un tourbillon fluide ») ; sur la figure de la Terre : ann. 1701 (éd. 1743), p. 96 (« sur la méridienne ») ; ann. 1713 (éd. 1739), pp. 62 sq. (« sur la figure de la Terre ») ; ann. 1718 (éd. 1741), pp. 64 sq. (« sur la grandeur et la figure de la Terre ») ; ann. 1720 (éd. 1722), pp. 65 sq. (« sur l'inégalité des degrés de latitude terrestres ») ; ann. 1732 (éd. 1735), pp. 85, sq. (sans titre) ; ann. 1734 (éd. 1736), pp. 83 sq. (« sur les figures que les planètes prennent par la pesanteur ») ; sur les marées : ann. 1710 (éd. 1732), pp. 4 sq. (« sur le flux et le reflux ») ; ann. 1713 (éd. 1739), p. 5 (« sur le flux et le reflux de la mer ») ; ann. 1720 (éd. 1722), p. 1 (« sur le flux et le reflux de la mer ») ; ann. 1738 (éd. 1740), pp. 13 sq. (sans titre) ; sur les comètes : ann. 1725 (éd. 1727), pp. 63 sq. (« sur une théorie des comètes appliquée à celles de 1707 et de 1723 »).

— Pour l'ensemble des idées de Fontenelle sur la question, cf. Carré, *op. cit.*, part. III, chap. II. (« La nature sans miracles. La défense des tourbillons et les beautés du plein. »)

(18) ...quelle autre figure eussent-ils pu avoir ?

Jupiter, Eole, Neptune, sont les causes personnifiées de grands effets. Pour la littérature, relative à ces personnages, qui put être accessible à Fontenelle, cf. Le Comte, *op. cit.*, liv. II, chap. 1^{er}, « De Jupiter », liv. VIII, chap. X. « D'Aéole », liv. III, chap. VIII. « De Neptune ». Comme le lui reproche A. Lang (cf., notre note 12), Fontenelle ne paraît pas même effleuré par l'idée de puissances cachées conçues sous des formes animales ou végétales. Il n'ignore cependant certainement ni le culte du bœuf Apis, ni même, très probablement, la généralité de telles croyances. Dès avant 1680, Tavernier ou Jovet, par exemple, fournissaient des indications utilisables en ce sens. Tavernier (*Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier...*, Paris. Clouzier, 2 vol. in-4°, 1676), disait des idolâtres des Indes (t. II, p. 373) : « Bien qu'ils rendent à la vache, au singe, et à divers monstres, les mêmes honneurs qu'à la véritable divinité, pourtant il est certain qu'ils reconnaissent un seul Dieu... »

Jovet (*L'Histoire des Religions de tous les royaumes du monde par le sieur Jovet, chanoine de Laon, prieur de Plainchastel*, Paris. Théodore Girard, 1676, 3 vol. in-12) parlant des populations de la Guinée (t. II, pp. 74 sq.) : « Ils adorent des anneaux de paille à la place de Dieu, contre lequel ils blasphèment, l'appelant méchant et noir... Ils ont de grands arbres en vénération qu'ils consultent comme des oracles, et leur présentent des viandes, dont les prêtres se nourrissent... » Il parlait des Bramines du royaume de Narsinge (t. III, pp. 156 sq.) : « Ils mettent entre les Dieux non seulement les hommes qui ont fait quelque belle action, mais encore les bêtes, et leur bâtissent des temples magnifiques. Ils adorent les singes, les éléphants, beaucoup plus les bœufs et les vaches... » Pour le Pérou, il signalait (probablement d'après Garcillasso de la Vega) que Manco Capac avait fait succéder à une zoolatrie primitive le culte du Soleil (t. III, pp. 251 sq.) : « Manco Capac, fondateur de la monarchie des Incas, ...commanda aux peuples d'adorer pour principal dieu le Soleil... Il comparait le Soleil aux autres dieux... à l'horrible difformité d'un lézard, d'un crapaud, d'un serpent, et des autres reptiles qu'ils tenaient pour dieux... » Il les persuada.

Fontenelle a peut-être trop lu Ovide ; cela l'a familiarisé avec les survivances d'une mentalité primitive qui ne croit aucune métamorphose impossible ; mais cela lui a aussi interdit de penser que le mythe puisse raconter sa propre histoire à l'envers, lorsqu'il dit Jupiter métamorphosé en aigle, ou Daphné en laurier.

(19) ...chez les barbares de l'Amérique.

Les langues anciennes que Fontenelle compare ici à celles des barbares d'Amérique ne sont évidemment pas celles de l'antiquité classique, mais des langages parlés à des époques très antérieures, et qui ne peuvent, peut-être, comme la mentalité sauvage primitive, être reconstitués que par voie de conjecture. Il est possible cependant qu'il songe au « Phénicien » et à l' « Égyptien », car il dit lui-même plus bas (p. [[585]]).

« Les Phéniciens et les Égyptiens étant des peuples plus anciens que les Grecs leurs fables passèrent chez les Grecs... » ; et (p. [[586]]) : « Les origines de leur langue (des Grecs) et les antiquités de leur pays ne dépendaient-elles pas de ces deux langues (le « Phénicien » et l' « Égyptien ») ? » Or, on sait (cf., nos notes (57), (58), (59)), que Fontenelle avait, très probablement, lu Bochart, qui donnait des étymologies hébraïques à un grand nombre de mots de toutes les langues. Le « Phénicien » et l' « Égyptien » de Fontenelle se rattachent donc très probablement à l'Hébreu de Bochart, et c'est dans cette langue, conçue comme la plus ancienne du vieux monde, que justice et sagesse n'ont pas dû avoir même de nom aux époques très reculées (de quoi le Dieu Jaloux ferait assez bien foi). Quant aux langages des barbares d'Amérique, on ne peut guère songer à un dépouillement méthodique de vocabulaires, donnant des résultats négatifs ; il s'agit plutôt de difficultés rencontrées par les missionnaires pour trouver des équivalents de ces mots et de ces notions dans le parler des naturels, lorsqu'ils essaient d'expliquer les attributs du vrai Dieu. Lafitau dira par exemple en 1724, (*Mœurs des sauvages Américains comparées aux mœurs des premiers temps*. Paris, Saugrain, 1724, 4 vol. in-12, t. IV, p. 190), que les « dictionnaires » Huron et Algonquin, procurés par le Baron de La Hontan, à la fin de ses *Mémoires*, sont purement ridicules (*Mémoires de l'Amérique septentrionale ou la suite des voyages de M. le Baron de La Hontan*, La Haye, 1703, 2 vol., in-12, écrit vers 1685), et que les missionnaires en savent beaucoup plus long sur les langages et les pensées des sauvages que ne le laisseraient croire les collections très réduites de mots estropiés fournies par ce rival en information des Jésuites (un peu jaloué). Le P. Jésuite insistera en revanche sur les difficultés rencontrées dans l'évangélisation, et dès longtemps signalées. Fontenelle a pu lire, avant 1680, ce texte du P. Biard, (*Relat. de la Nouv. France*, 1636, chap. XVI, p. 149, ap. Lafitau, *op. cit.*, t. IV, pp. 188-189 :) « Les Jésuites, voyant que pour la conversion des païens la langue leur était totalement nécessaire, se résolurent d'y vaquer en toute diligence ; mais on ne saurait croire les grandes difficultés qu'ils y rencontrèrent... ; la besogne

n'était pas fort pénible tandis que ce qu'on demandait se pouvait toucher et montrer à l'œil... ; mais aux actions intérieures et spirituelles, qui ne peuvent se démontrer aux sens, et aux mots qu'on appelle abstraits et universels, comme... raison, justice, etc., en cela il fallait ahaner et suer ; là étaient les tranchées de l'enfantement... » cf. cet autre texte du P. Le Jeune ap. Lafitau, *ibid.*, p. 191 : « Tous les mots de piété, de dévotion et de vertu... toutes les paroles qui concernent la police... tout ce qui touche la justice, la récompense, le châtiment... tout cela... ne se trouvait ni dans la pensée, ni dans la bouche des sauvages... » (Ce qui n'est que partiellement soutenable, opine Lafitau.)

(20) ...les occasions qui les avaient fait faire.

Il s'agit, comme le montre la suite, des dieux Homériques. Ils sont très postérieurs aux dieux primitifs, mais ils conservent beaucoup de leur grossièreté. Fontenelle n'ignore certainement pas que les mots *δίκαιος*, *δίκη*, *θέμις* font partie du vocabulaire Homérique, si même il ne leur attribue pas toutes les nuances de sens qu'y marquerait une érudition plus moderne (cf. Daremberg et Saglio. Dict. ant. gr. et rom. art. *Justitia*) ; mais les dieux en question ne sont justes ou sages, à son avis, que très accessoirement ; ils sont les dieux des poètes dont parle Cicéron (*De Natura Deorum*. Liv. I, cap. 15, § 42) pour se scandaliser, bien à tort, de voir conter leur histoire par des hommes « qui et ira inflammatus et libidine furens induxerunt deos feceruntque, ut eorum bella, proelia, pugnas, vulnera videremus. odia praeterea, discidia, discordias, ortus, interitus, querellas, lamentationes, effusas in omni intemperantia libidines, adulteria, vincula, cum humano genere concubitus mortalesque ex immortali procreatos ». Le moyen qu'il en fût autrement ?

(21) ...sauver l'honneur du dieu.

Iliade, V, 835-863.

Le « judicieux » Homère est une cible ordinaire de Fonte-

nelle et de son ami La Motte. Fontenelle n'a d'ailleurs nullement été un ennemi aveugle des « anciens ». Cf. Carré, *op. cit.*, part. V, chap. II. « Le croyant pessimiste au progrès. »

(22) ...des hommes aux dieux.

Cicéron. Tuscul. I, XXVI, 65 : « Fungebat haec Homerus et humana ad deos transferebat. Divina mallem ad nos. »

(23) ...y avaient mis la main.

Les dieux se modifient à mesure que les idées des hommes se perfectionnent. Cela s'est produit d'Homère à Cicéron ; cela a dû continuer depuis ; où cela s'arrêtera-t-il ? Si l'on songe que Cicéron avait des sympathies pour la Nouvelle Académie, et Fontenelle pour un doute raisonnable, on trouvera à ces « bien meilleurs philosophes » du temps de Cicéron des ressemblances avec les « philosophes » des environs de 1750. Il ne faudrait d'ailleurs ni croire Fontenelle partisan d'une religion naturelle, admettant au moins la création du monde, l'immortalité de l'âme, la providence particulière et la prière (il est beaucoup plus radical), ni non plus l'estimer athée avec simplicité. Croyants, et libertins, lui paraissent également caudides ; les premiers dans leurs affirmations, les autres dans quelques-unes de leurs négations. Parler des attributs de Dieu est probablement ne rien dire ; mais ce Dieu sans attributs n'est pas aisément éliminable ; il groupe en sa notion les apories du mécanisme. Cf. Carré, *op. cit.*, part. IV, « Dieu ».

(24) ...se tromper eux-mêmes.

On a défini les conditions du récit déformant, puis les applications de l'idée de cause à une expérience trop pauvre et trop peu critiquée ; on va combiner maintenant, pour déduire les effets, les deux démarches antérieurement définies ; c'est la méthode des géomètres. Cf. *Préface sur l'utilité des mathématiques et de la physique, et sur les travaux de l'Académie des*

Sciences (1699) (*Œuvres...*, t. VI, p. 67) : « L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. »

Comment le jeu combiné des deux principes signalés permet-il de prendre, pour ainsi dire, plaisir à se tromper soi-même ? C'est que, chez les amis du faux merveilleux, le désir crée la croyance, et qu'au pays des merveilles les frontières sont indiscernables entre la croyance sérieuse, la croyance amusée, la croyance qui n'est qu'un jeu. Cf. *Dialogues des Morts* (1683). Callirhée, Pauline, Paul. : « Que voulez-vous ? j'entendais dire à tous les sages que, si l'on n'aidait soi-même à se tromper, on ne goûterait guère de plaisirs. » (*Œuvres...*, t. I, pp. 301-302.)

(25) ...pour le croire.

Histoire d'Hylas (Théocrite. Idylle XIII, v. 43-60.) Fontenelle connaissait bien Théocrite dont il a discuté la conception de l'Églogue dans le *Discours sur la nature de l'Eglogue* (1688). Histoire, aussi, du folklore de tous les pays d'Europe, et, là encore, Fontenelle, en précurseur, s'intéresse aux traditions populaires pour les comparer aux fables anciennes. Voir plus bas notre note (35).

(26) ...sur la scène avec les hommes.

Cf. Le Comte, *op. cit.*, liv. VII, chap. IX. « De Thésée », p. 597 : « Thésée fut le fils de Neptun et d'Æthre ; toutefois Plutarque escrivant sa vie dit qu'Égée fut son père... » et p. 610 : « Or il fut dit fils de Neptun d'autant que les anciens appelaient fils de Neptun les preux et vaillants personnages, qui semblaient avoir en leur valeur et vertu quelque chose plus qu'humaine, et ceux aussi auxquels leurs entreprises sur mer avaient heureusement succédé... »

Cette liaison intime et générale des faits humains et des

histoires relatives aux dieux fait les dieux d'une époque à demi inintelligibles pour les hommes d'un autre temps ; mais ce relativisme historique a une autre face : puisque les dieux sont « assortis » avec les hommes, ceux qui ne croient plus en ces dieux n'ont aucune raison de vouloir maintenir des formes de pensée qui sont mortes, des formes d'art en particulier qui ne s'accordent plus avec le génie de leur siècle à eux. L'ami de Perrault sera là placé sur un terrain où il rencontre la pensée de Saint-Evremond dans ses *Fragments sur les Anciens* : « Mais le changement de la religion, du gouvernement, des mœurs, des manières, en a fait un si grand dans le monde, qu'il nous faut comme un nouvel art pour bien entrer dans le goût et dans le génie du siècle où nous sommes. » (*Œuvres meslées de M. de Saint-Evremond* », Lyon, Baritel, 1692, in-12, p. 335.)

(27) ...regarder comme des fables.

La comparaison s'établit (et elle est flatteuse) entre le siècle d'Auguste et le siècle de Louis. L'historien ancien, auquel pense Fontenelle, est Tacite, comme le montre le texte de *Sur l'Histoire* (*Œuvres...*, t. V, p. 246) : « ... Après que le goût du faux, et principalement du merveilleux eut été établi chez les premiers peuples..., on ne débita plus d'histoires sans les orner de ce faux et de ce merveilleux... ; ce n'est pas que cela passât pour être impossible ; les motifs de politique que Tacite a imaginés ne passent pas non plus pour l'être ; mais, comme on sait qu'ils peuvent n'être pas vrais, et qu'apparemment ils ne le sont pas, on savait aussi que ces merveilles des anciennes histoires n'étaient pas nécessairement vraies, pour avoir été publiées et reçues sans contradiction. » Pour les historiens français en vogue auxquels Fontenelle peut songer, avant 1680, le plus probable est Mézeray, car si son *Histoire de France*, qui eut du succès, paraît de 1643 à 1651, (3 vol. f^o) son *Abrégé*, encore mieux accueilli, est de 1667 (3 vol. in-4^o) et se place tout juste au moment où commence d'apparaître un nouveau siècle d'Auguste. On peut aussi songer à des conversations de Fontenelle avec son bon ami Vertot sur l'histoire et les historiens. Vertot

n'a pas encore publié son *Histoire de la Conjuración de Portugal* (1689). Fontenelle le verra longuement chez l'abbé de Saint-Pierre, rue du Faubourg-Saint Jacques, à partir de 1686 (*Éloge de Varignon*) ; il l'a connu antérieurement. Les idées de Fontenelle sur l'histoire n'étaient d'ailleurs ni celles de Tacite, ni, très probablement, celles de Vertot. Saint-Evremond a fait aussi ses réserves sur Tacite : « Quelquefois des spéculations trop fines nous dérobent les vrais objets pour mettre en leur place de belles idées. » (« *Observations sur Salluste et Tacite* », ap. *Œuvres mêlées...*, 1692, p. 78.)

(28) ...ridicules et grotesques.

Les Mille et Une Nuits, contes arabes, traduits par Galland, sont publiés de 1701 à 1708 et 1717. Mais, dès 1679, Antoine Galland en est à son troisième voyage dans le proche Orient ; il est un des agents de la politique de pénétration orientale de Colbert ; il a dû, à ses retours en France, raconter pas mal d'histoires ; et Fontenelle vient à Paris depuis 1674, et est à l'affût des nouvelles. Bernier, Tavernier, Chardin, ont pu aussi donner des renseignements à qui voulait les interroger. Bernier a publié dès 1670 (*Histoire de la dernière révolution des États du Grand Mogol*, t. I et II, Paris, 1670, in-12) il a visité la Syrie, l'Égypte et l'Inde. Tavernier ne publie qu'en 1676 (*Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier... en Turquie, en Perse et aux Indes...*, Paris, Barbin, 1676, 2 vol. in-4^o), mais a voyagé quarante ans avant de publier, et a dû donner des nouvelles dans l'intervalle. Chardin n'est imprimé qu'en 1686 (*Journal de voyage*, 1^{re} partie, Londres, 1 vol. in-f^o) et en 1711 (*Voyages de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Amsterdam. Lorme, 1711, 10 vol. in-12), mais il est revenu en France en 1670. Le merveilleux Arabe, qui n'abonde pas dans les livres de ces voyageurs, a pu être glané dans leurs conversations. Il éclate au contraire, à l'occasion de l'histoire de Mahomet, dans « *Histoire générale de la religion des Turcs avec la naissance, la vie et la mort de leur prophète Mahomet...*, par le sieur Michel

Baudier de Languedoc ». Rouen. Berthelin, 1641 (1^{re} éd. 1626), p. 20 et pp. 44 sq., entre autres.

Pour la persistance chez les Arabes de ce goût des contes merveilleux entremêlés aux récits de faits réels ou possibles, cf. A. Lang. « *La Mythologie.* » Trad., p. L. Parmentier, Paris. Dupret, 1886, in-12, p. 56 : « M. Lane dans sa préface aux *Mille et une Nuits*, dit que les Arabes ont un avantage sur nous comme conteurs. Ils peuvent introduire des incidents tels que le changement d'un homme en cheval, ou d'une femme en chien, et l'intervention d'un « Afrite », sans plus de scrupule que nos propres nouvellistes n'en ressentent dans la description d'un duel ou de la soustraction d'un testament. » .

(29) ...est considérable.

Nouvelle source de fables intelligibles : les transmissions de récits, de peuple à peuple, avec contre-sens en cours de passage. Il y a là une cause parmi d'autres, car Fontenelle n'admettrait pas que l'on considérât cette cause comme prépondérante : le faire acheminerait à croire à des centres privilégiés d'éclosion des fables ; à la limite, à un seul centre originaire, et Fontenelle combat avec décision cette théorie. Cf. plus loin notre note (42).

(30) ...la dupe de tout.

Le peuple est ce qui ne pense pas ; les Grands, souvent, en font partie ; mais le petit peuple en est la portion la plus nombreuse. Les habiles sont et ne seront toujours que quelques-uns. Dès l'époque de l'antiquité classique, et sans doute avant, il y a eu des gens pour savoir ce que parler veut dire, et une foule qui ne comprenait pas ; et cela continuera d'être, en dépit du progrès des lumières. Fontenelle est un aristocrate intellectuel. La diffusion des lumières ne rendra pas le peuple juge compétent de ses destinées ; elle le rendra capable, n'ayant plus les vieilles superstitions, de croire en la raison, et de s'abandonner à de nouveaux maîtres, à ceux qui distribueront la nouvelle

foi rationnelle. Il sera mené, comme il le fut toujours. Cf. *Dialogues des Mortés* (1683), Straton, Raphaël d'Urbain. Strat. : « Tous les philosophes qui sont ici vous répondront pour moi que j'appris à mon esclave ce que tous les sages doivent pratiquer ; que, pour trouver la vérité, il faut tourner le dos à la multitude, et que les opinions communes sont la règle des opinions saines, pourvu qu'on les prenne à contre-sens. » (*Œuvres...*, t. I, p. 351.)

Entretiens sur la Pluralité des Mondes (1686), sixième soir (1687) : « Est-ce ainsi qu'il faut commettre les habitants des planètes ? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie, qui les croyons, et ne divulguons pas nos mystères dans le peuple. — Comment, s'écria-t-elle, appelez-vous peuple les deux hommes qui sortent d'ici ? — Ils ont bien de l'esprit, répliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. » (*Œuvres...*, t. II, p. 139.)

Id., *ibid.*, p. 143 : « Ah ! Madame, répliquai-je, ne vous découragez pas. Les horloges les plus communes et les plus grossières marquent les heures ; il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vraisemblance à une certitude entière ; mais il n'y a que les esprits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vraisemblance, et qui en marquent, pour ainsi dire, les minutes par leur sentiment. »

Histoire des Oracles (1686), I, VII : « Il y a lieu de croire que chez les païens la religion n'était qu'une pratique, dont la spéculation était indifférente. Faites comme les autres, et croyez ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant ; mais le peuple, qui n'en connaissait pas l'impertinence, s'en contentait, et les gens d'esprit s'y soumettaient aisément, parce qu'il ne les gênait guère. » (*Œuvres...*, t. II, pp. 346-347.)

Éloge de V. d'Argenson (1721) : « Autant que par sa sévérité, ou plutôt par son apparence de sévérité, il savait se rendre redoutable au peuple, dont il faut être craint, autant par ses manières et par ses bons offices il savait se faire aimer de ceux que la crainte ne mène pas... » (*Œuvres...*, t. VII, p. 127.)

Éloge de Resson (1735) : « En général le nombre des gens qui pensent est petit » (*Ibid.*, p. 458).

— Pour la société inégalitaire dont rêvait Fontenelle, cf. *Fragment de ce que Fontenelle appelait sa République* et *autre fragment*, ap. *Œuvres...*, t. V, pp. 443-450.

— Pour la discussion de ces derniers textes et l'ensemble des idées politiques de Fontenelle, cf. Carré, *op. cit.*, part. V, chap. IV. « La vie sociale et l'État. »

(31) ...imaginés à plaisir.

La philosophie chimérique est l'usage intempérant de l'idée de cause ; la philosophie tout court est la philosophie naturelle, la physique.

(32) ...et s'y allassent reposer.

Histoire de Callisto, fille de Lycaon, aimée de Jupiter, et histoire d'Arcas, fils de Jupiter et de Callisto, dans Ovide. *Métam.*, II, 400-530.

(33) ...d'un amant et d'une amante.

Histoire de Pyrame et Thisbe, *ibid.*, IV, 55-166.

(34) ...de son fils qui avait volé trop haut.

Fontenelle paraît avoir choisi son exemple sans revoir le texte d'Ovide : *Métamorphoses*, liv. VIII, V. 236-259. L'histoire racontée par Ovide est celle de la transformation en perdrix de Perdix et non de Dédale. Dédale, jaloux des talents de Perdix, a précipité Perdix dans le vide ; Pallas l'a transformé en oiseau au cours de sa chute. Mais Ovide a raconté, avant l'histoire de Perdix, celle de Dédale et d'Icare s'enfuyant du labyrinthe, et la chute d'Icare dans la mer. Les vers qui terminent le passage relatif à la métamorphose de Perdix, le der-

nier surtout, s'ils flottent dans la mémoire de Fontenelle, peuvent facilement évoquer, à tort, la chute d'Icare et l'histoire de Dédale, et donc le nom de ce dernier :

*Non tamen haec alte volucris sua corpora tollit
Nec facit in ramis alloque cacumine nidos :
propter humum volitat ponitque in saepibus ova
antiquire memor metuit sublimia casus.*

Ov. *Métam.*, VIII, 256-259.

(35) ... effet naturel et fort connu.

Excellent exemple, dédié à tous les futurs amateurs de folklore, pour montrer les survivances d'une forme de mentalité très ancienne, mais l'un des exemples aussi qui, dès qu'il est comparé aux *Métamorphoses* d'Ovide, interdit de comprendre que les mythes puissent raconter à l'envers leur propre histoire ; cf. notre note (18).

Les vieilles idées sont donc toujours présentes, à l'état latent, selon Fontenelle, et un retour offensif de la superstition est toujours possible.

(36) ...extrêmement favorisées.

Ils sont plus généraux en ce sens qu'ils ne trouvent pas seulement leur application aux époques très anciennes, mais encore aujourd'hui.

(37) ...traiter d'absurdes.

On ne conçoit pas un esprit humain qui ne cheminerait pas d'analogies en analogies ; les absurdités s'enchaînent comme les vérités. Cela est à la fois modeste et peu innocent : notre vérité sort de ces absurdités, elle est une organisation, provisoire et fragile, d'une expérience plus riche, plus avertie, après tant d'insuccès, que celle des primitifs ; mais aussi ces absurdités, en un sens, étaient cohérentes, et notre théologie

l'est aussi, à sa manière. Ce n'est que rétrospectivement que l'absurdité apparaît, si le respect de la tradition ne se mêle pas d'interdire qu'on la voie.

(38) ...aveugle de l'antiquité.

C'est le futur patriarche de la secte des « modernes » qui parle ici. Un passage comme celui-ci, et en cette place, suffirait à montrer que la question des anciens et des modernes n'est qu'accessoirement pour Fontenelle une question littéraire. Il la voit dans toute sa généralité. Aura-t-on, ou non, le droit de critiquer, en toute liberté, ce qui est transmis à l'humanité moderne organisant son savoir progressif ? Cela apparaît seulement plus en détail dans la *Digression sur les anciens et les modernes* (1688).

Fontenelle n'a jamais hésité à parler des « sottises » des anciens ; il n'a jamais été leur ennemi « aveugle » ; il en veut surtout à leurs adorateurs trop dépourvus d'esprit critique. On doit pouvoir discuter aussi froidement d'Homère ou de Théocrite que d'un auteur moderne. Fontenelle a d'ailleurs trop le sentiment de la continuité historique pour mépriser la contribution apportée par les anciens à l'expérience humaine.

— Textes traitant cavalièrement les anciens :

Dialogues des Morts (1683) Hérostrate, Démétrius de Phalère. Hér. : « Que serait-ce si tous les monuments des anciens subsistaient ? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. » (*Œuvres...*, t. I, p. 298.)

Id., Hélène, Fulvie. Ful. : « Je ne pouvais m'empêcher de rire en lisant cet endroit d'Homère... » (*Œuvres...*, t. I, p. 313.)

Id., Fernand Cortez, Montezuma. Mont. : « Enfin vous ne sauriez me reprocher une sottise de nos peuples d'Amérique que je ne vous en fournisse une plus grande de vos contrées, et même je m'engage à ne vous mettre en ligne de compte que des sottises Grecques ou Romaines. » (*Œuvres...*, t. I, p. 393.)

Entretiens sur la pluralité des Mondes (1686). (Premier soir) : « Car représentez-vous tous les sages à l'opéra, ces Pythagore, ces Platon, ces Aristote, et tous ces gens dont le nom fait aujour-

d'hui tant de bruit à nos oreilles : supposons qu'ils voyaient le vol de Phaéton que les vents enlèvent... ; l'un d'eux disait : « C'est une vertu secrète qui enlève Phaéton. » L'autre : « Phaé-
« ton est composé de certains nombres qui le font monter. » L'autre : « Phaéton a une certaine amitié pour le haut du
« théâtre »... et cent autres rêveries que je m'étonne qui n'aient perdu de réputation toute l'antiquité ! » (*Œuvres...*, t. II, p. 18.)

Id. (cinquième soir) : « Les anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vu changer. » (*Œuvres...*, t. II, p. 134.)

Id. (sixième soir) (1687) : « Les Chinois y ont gagné à être séparés de nous par un long espace de terre, comme les Grecs et les Romains à en être séparés par une longue suite de siècles : tout éloignement est en droit de nous en imposer. » (*Œuvres...*, t. II, p. 157.)

Digression sur les Anciens et les Modernes (1688) : « Je pousse si loin l'équité dont je suis sur cet article que je tiens même compte aux anciens d'une infinité de vues fausses qu'ils ont eues, de mauvais raisonnements qu'ils ont faits, de sottises qu'ils ont dites. Telle est notre condition qu'il ne nous est point permis d'arriver tout d'un coup à rien de raisonnable... » (*Œuvres...*, t. V, p. 287.)

Remarques sur quelques comédies d'Aristophane, sur le théâtre Grec, etc. (posthume). « Je crois qu'Eschyle était une manière de fou, qui avait l'imagination très vive, et pas trop réglée. » (*Œuvres...*, t. III, p. 108.)

— Textes rendant justice aux anciens :

Digression sur les anciens et les Modernes (1688) dans son ensemble, si elle est lue d'un certain œil.

Histoire de l'Académie des Sciences, ann. 1699 (éd. 1732), p. 72 : « Plus le système que les anciens se faisaient de l'univers était, pour ainsi dire, petit et étroit, plus il est beau à Apollonius Myndien d'avoir conçu la noble idée que les comètes sont des astres réguliers, et d'avoir osé prédire qu'un jour on découvrirait les règles de leur mouvement. » (« Sur le retour des comètes. »)

Id. ann. 1704 (éd. 1722), p. 53 : « La gloire des anciens,

est d'avoir pu faire, sans le secours de notre art, le peu qu'ils ont fait, et la gloire des modernes est d'avoir trouvé un art si merveilleux (le calcul de l'infini). » (« Sur les spirales à l'infini. »)

Id., ann. 1718 (éd. 1741), pp. 72-73 : « De tout cela il résulte que Ptolémée a beaucoup mieux connu la Chine septentrionale que la méridionale... ; il n'est pas étonnant que les anciens se soient fort trompés sur ces sortes de matières ; il l'est seulement qu'ils aient eu un grand nombre de connaissances assez justes et assez précises. » (« Sur la Chine ancienne et moderne. »)

Id., ann. 1721 (éd. 1723), p. 74 : Eratosthène « fut le premier qui, sous Ptolémène Evergète, Roi d'Égypte, osa mesurer la Terre. » (Sans titre.)

— Pour l'attitude générale de Fontenelle à l'égard des anciens cf. Carré, *op. cit.*, part. V, chap. II : « Le croyant pessimiste au progrès. »

(39) ...été quelque temps.

Beaucoup plus que dans nombre d'autres passages le ton est ici tout voisin de celui de l'*Histoire des Oracles*. La théorie du comparatiste est impartiale, les applications peuvent être dangereuses. Cf. *Histoire des Oracles* (1686), I, VIII : « Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas a de la force pour la détruire... Il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre. » (*Œuvres...*, t. II, pp. 354 et 355) et encore I, XI : « Donnez-moi une demi-douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne désespérerai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant quelque temps ; la voilà qui devient ancienne, et elle est suffisamment prouvée. » (*Œuvres...*, t. II, p. 369.) Avec deux demi-douzaines cela irait tout seul, et il y eut douze apôtres.

(40) ...les deux choses que nous venons de dire.

Comme il faut du temps pour faire les choses, il ne faut que du temps pour les détruire. Fontenelle, impie d'un calme inaltérable et révolutionnaire à échéance, démasquera les impostures des prêtres dans l'*Histoire des Oracles*, mais il ne croira pas pour cela faire cesser leur pouvoir : il faut du temps. Inversement leurs impostures ne se sont pas installées en un jour : personne n'aurait pu duper les hommes en un jour, et pas même eux-mêmes, si fous qu'ils soient. Les imposteurs ont pris le fil de l'histoire, mi sincères, mi habiles, au bon moment : la leçon peut servir.

(41) ...la vraie philosophie.

A la rigueur on devrait entendre par la « vraie philosophie » celle qui s'oppose à la « philosophie grossière » des premiers temps ; il ne s'agirait que de la philosophie cartésienne de la nature, mais, la « vraie religion » étant ici saluée, avec un respect qui fait réfléchir, le prudent Fontenelle a dû lui adjoindre son complément, son antidote, une philosophie qui, prolongeant Descartes, n'épargne l'autorité et la tradition en aucun domaine. Sur le radicalisme et les prudences de Fontenelle cf. Carré, *op. cit.*, part. VI, « La propagande ».

(42) ...comme sous la torride.

La théorie orientaliste de l'origine des fables a été soutenue par Huet, avec modération lorsqu'il parle des « romans », avec intempérance lorsqu'il traite des divinités des anciens et des mythes. Dans son *Origine des Romans* (*Lettre de Monsieur Huet à Monsieur de Segrais, de l'Origine des Romans du Traité de l'Origine des Romans, par M. Huet, huitième édition, revue et augmentée d'une lettre touchant Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée. Paris, Mariette, 1711, petit in-12, pp. 12 et 13* (1^{re} édit., 1670, en tête de *Zaïde* de Mme de La Fayette, bien connue de Fontenelle, critique fort élogieux de la *Princesse de Clèves*)), Huet dit : « Après être convenu des ouvrages qui méri-

tent proprement le nom de romans, je dis qu'il faut chercher leur première origine dans la nature de l'esprit de l'homme inventif, amateur des nouveautés et des fictions, désireux d'apprendre et de communiquer ce qu'il a inventé et ce qu'il a appris ; et que cette inclination est commune à tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux ; mais que les Orientaux en ont toujours paru plus fortement possédés que les autres, et que leur exemple a fait une telle impression sur les nations de l'Occident, les plus ingénieuses et les plus polies, qu'on peut avec justice leur en attribuer l'invention. Quand je dis les Orientaux, j'entends les Égyptiens, les Arabes, les Perses, les Indiens et les Syriens. »

Dans sa *Demonstratio Evangelica* (*Petri Danielis Huetii Demonstratio Evangelica ad Serenissimum Delphinum*, Paris. Michallet, 1679, in-f^o) il dérive les croyances de tous les peuples des croyances des Hébreux. On imagine qu'il ne tient pas ces dernières pour des fables ; mais on songe aussi que Fontenelle, que ne retient aucun scrupule religieux, fait sans difficulté le rapprochement entre l'imagination vive des Arabes et la naturelle croyance au surnaturel des Hébreux. Tout cela se vaut ; mais tout cela ne prouve pas que la lumière, ou la folie, vient de l'Orient ; on ne voit pas en effet le philosophe lisant sans sourire des têtes de chapitre comme celles-ci : p. 81 : « Caput septimum. I Moses a gentibus ad Septentrionem et Occasum positus agnitus et cultus : a Thracibus, II Germanis, III Gallis, IV Britannis, V Hispanis, VI et ipsis etiam Americanis » ou encore, p. 84 : « Caput octavum... III Apollo idem ac Moses, IV Pan idem ac Moses, V Priapus idem ac Moses, VI Æsculapius idem ac Moses, VII Prometheus idem ac Moses, VIII Cecrops idem ac Moses, IX Minos idem ac Moses... »

A ce compte, à moins de transmissions fort improbables, il n'y aurait guère eu de fables « sous le pôle » ; et elles y foisonnent, tout au contraire. Les « anciennes histoires du Septentrion » sont remplies de « géants » et de « magiciens ». Les sources de Fontenelle peuvent être ici assez nombreuses. La plus probable consisterait en une connaissance, sans doute de seconde main, avant 1680, des Eddas. Nous devons à l'obligeance de

M. le bibliothécaire en chef de la bibliothèque royale de l'Université d'Upsal, M. A. Grape, les renseignements suivants : En 1669 Le Comte de La Gardie a doté l'université d'une collection de précieux manuscrits (fonds D.G.). Le catalogue de cette collection a été imprimé dès 1672. Elle contient, outre le célèbre Codex Argenteus d'Ulphilas, le fameux manuscrit de l'Edda de Snorre Sturlason (ms. D.G. 11). Dans le fonds D.G., il n'y a pas d'autre manuscrit des Eddas. Il est par ailleurs difficile d'indiquer exactement ce qu'il y a eu vers cette époque à Upsal de manuscrits et d'ouvrages touchant les Eddas. On peut croire que la bibliothèque de l'université a possédé les éditions de P. J. Resenius, de Havamál (*Ethica Odini pars Eddae Saemundi..* Havniae 1665) et de Voluspa (*Philosophia antiquissima Norvego-Danica dicta Woluspa...* Havniae 1665). Rüdbeck, quand il a composé son *Atlantica*, connaissait le manuscrit de l'Edda de Snorre, car on sait que c'est lui qui a inspiré au Comte de La Gardie l'idée de sa magnifique donation. Ces renseignements se recoupent avec une indication de Huet (*Traité de l'origine des Romans...*, éd., cit., pp. 190-191) : « Les colonies de Norvège qui peuplèrent l'Islande y portèrent leur esprit et leurs fables. Les plus ingénieux de ces insulaires s'appliquèrent à en forger de nouvelles. Ceux qui sont venus depuis les ont recueillies et en ont fait des volumes. Ils ont donné les noms d'Edda et de Voluspa à ces répertoires de fictions qui subsistent depuis près de six cents ans. Les Danois disent même qu'il y a eu une Edda plus ancienne, dont celles de Semond et de Snorron, qu'ils ont aujourd'hui, ne sont que des abrégés, et dont Saxon le grammairien a tiré ce qu'il a de plus fabuleux. » Il en résulte que les Eddas avaient fait leur chemin et que tout au moins des fragments des Eddas, très probablement traduits en latin, étaient connus de Huet, préfacier de Mme de La Fayette, avant 1670, et par conséquent devaient être parvenus aux oreilles de Fontenelle, ami et critique de Mme de La Fayette (dans le *Mercur*e de mai 1678).

Fontenelle pouvait lire aussi, entre 1675 et 1680, Olaus Rüdbeck : *Olf Rudbecks Atland... Olavi Rudbeckii atlantica sive manheim vera Japheti posterorum sedes ac patria, ex qua non*

tantum monarchae et reges ad totum fere orbem reliquum regendum ac domandum stirpesque suas in eo condendas sed etiam Scythae, Barbari, Asae, Gigantes, Gothi, Phryges, Trojani, Amazones, Thraces, Libyes, Mauri, Turci, Galli, Cimbri, Cimmerii, Saxones, Germani, Suevi, Longobardi, Vandali, Heruli, Gepidae, Teutones, Angli, Pictones, Dani, Sicambri aliique virtute clari et celebres populi olim exierunt..., 2 éd., Upsal 1679, in-f° (publ. de 1675 à 1698, 3 vol. in-f°). Rüdbeck cite fréquemment l'Edda de Snorre Sturlason, donne le texte original, le traduit en latin ; il connaît Resenius et corrige sa version de l'Edda de Snorre en se reportant au manuscrit. On trouve dans son texte tout ce qu'il faut de fragments de légendes concernant des géants et des transformations surnaturelles pour qu'au travers de lui Fontenelle ait entrevu un Nord rempli d'histoires de « géants » et de « magiciens » ; cf. par exemple, *op. cit.*, éd. cit., cap. IX, § 2, pp. 391 et 392 : « Ita vero poesis nostra habet : Mundum majores nostri vocaverunt gigantem, cui nonen esset Ymo. Hunc e medio sustulerunt Borei filii tres, tantumque sanguinis ex vulneribus ejus effluxit ut eo submergeretur genus omne humanum, excepto uno qui cum uxore cymban ingressus periculum illud effugit. His Edda sequentia addit verba « Inde a tribus fratribus Atino, Vilio, et Vejo « conjetum est Ymi gigantis cadaver in maris abyssum, quam « Acheonta vocamus. Factusque tum fuit ex corpore ipsius « terrenus globus, et ex cruore Oceanus, ita ut in tellurem caro, « in montes ossa, in saxa et scopulos dentes, et denique cranii « comminuti fragmenta cerebrique substantia in coelum conversasint » ; ou encore cap. I, § 2, pp. 6 et 7, cap. XXII, § 2, p. 540. Fontenelle, en lisant Rüdbeck, ne lisait pas seulement les fables du Nord ; il trouvait encore occasion de regimber contre la théorie nordique de l'origine des fables, tout comme il refusait d'accepter la théorie orientaliste. Rüdbeck, en effet, après avoir, pour acquit de conscience, rattaché à Japhet les premiers hommes des environs d'Upsal, faisait essaimer en tous lieux populations, fables, religions, jusqu'au bout du monde, depuis les bords de la Baltique. Il y a eu des transmissions, mais ce sont des hasards historiques ; elles constituent une

cause, parmi beaucoup d'autres, de la formation des fables. Dériver tout du Nord, ou de l'Orient, n'est pas plus admissible.

D'autres sources sont possibles : Scheffer, *op. cit.*, et toute la littérature à laquelle il renvoie (cf. notre note (7) par exemple : mais, surtout, le Nord de Fontenelle peut être très indéterminé, et comprendre tous les pays des brumes et des fantômes, de la crainte génératrice des superstitions, toutes les terres du froid, de l'ouragan et de la nuit polaire, dont parlent les marins au retour dans les ports, à Rouen entre autres, pays de Fontenelle. Récits de voyageurs, traditions orales, ou traditions écrites revues et amplifiées par des cosmographes, seraient ici en cause.

Bien qu'il élimine tout centre unique ou principal d'éclatement des fables, Fontenelle ne nie pas « qu'un soleil vif et ardent ne puisse encore donner aux esprits une dernière coction qui perfectionne la disposition qu'ils ont à se repaître de fables ». Cela se rattache à sa théorie des climats, qui est fort modérée :

— Textes principaux sur la question :

Entretiens sur la Pluralité des mondes (1686 — second soir) : « Voyez combien la face de la nature est changée d'ici à la Chine ; d'autres visages, d'autres figures, d'autres mœurs et presque d'autres principes de raisonnement... ; quand on va vers ces certaines terres nouvellement découvertes, à peine sont-ce des hommes que les habitants qu'on y trouve... » (*Œuvres...*, t. II, pp. 56-57.)

Id. (sixième soir) : « En vérité je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a point encore été hors d'Europe, ou qui, du moins, ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites... » (*Œuvres...*, t. II, pp. 157-158.)

Digression sur les anciens et les modernes (1688) : « Les différentes idées sont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnements que font les Égyptiens, non plus que pour leurs palmiers, et, sans aller si loin, peut-être les orangers, qui ne vien-

ment pas aussi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un certain tour d'esprit que l'on n'a pas tout à fait semblable en France. Il est toujours sûr que, par l'enchaînement et la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les plantes doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, et y faire quelque effet. Cet effet cependant y est moins grand et moins sensible, parce que l'art et la culture peuvent beaucoup plus sur les cerveaux que sur la terre..., et nous n'aurions pas tant de peine à prendre dans nos ouvrages le génie Italien qu'à élever des orangers... La facilité qu'ont les esprits à se former les uns sur les autres fait que les peuples ne conservent pas l'esprit original qu'ils tireraient de leur climat... Tout au plus pourrait-on croire que la zone torride et les deux glaciales ne sont pas fort propres pour les sciences. Jusqu'à présent, elles n'ont point passé l'Égypte et la Mauritanie d'un côté et de l'autre la Suède ; peut-être n'a-ce pas été par hasard qu'elles se sont tenues entre le mont Atlas et la mer Baltique ; on ne sait si ce ne sont point là des bornes que la nature leur a posées et si l'on peut espérer de voir jamais de grands auteurs Lapons ou Nègres. » (*Œuvres...*, t. V, pp. 281 à 283.)

Histoire de l'Académie des Sciences, ann. 1732 (éd. 1735), p. 24 : « Il paraît en général que l'esprit de l'Orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qui se trouve établi, moins avide de nouveauté que l'esprit de l'Occident. Cela produit, et particulièrement à la Chine, un gouvernement plus uniforme, des mœurs plus constantes, des lois plus durables ; mais les sciences demandent une activité inquiète, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire. Ne se fera-t-il point par là quelque compensation entre l'Orient et l'Occident ? » (Sans titre.)

Au total la pensée de Fontenelle sur la question des climats est sensiblement la suivante : pas de différence essentielle entre les hommes de tous les pays au point de vue de la structure générale corporelle et nerveuse ; à ce point de vue, les hypothèses de la préformation et de l'emboîtement des germes

traduisent assez bien cette constance. Les différences apparaissent avec les expériences enregistrées par les organismes. Elles varient avec les lieux et les temps. Les unes se rattachent au milieu physique, les autres au milieu moral et social, et au moment historique. Ce sont les premières qui, directement et par elles-mêmes, sont les moins importantes. Le terroir, le climat avec toutes ses composantes, modifie certainement le corps, l'appareil nerveux et l'esprit qui lui est très étroitement lié ; mais on modifie aussi l'appareil nerveux et l'esprit par les différents procédés de culture intellectuelle qu'emploient l'éducateur, ou les éducateurs inconscients que sont les idées en cours, parlées par le public ; et cette seconde espèce de modifications peut effacer la précédente. Cela apparaîtra on ne peut plus naturel chez Fontenelle, dès que l'on pensera qu'il ne parle pas de modifications physiques produites par le climat et transmises à la descendance par la voie du sang, qu'il s'intéresse au contraire à l'histoire, aux changements insensibles des idées, des goûts et des « mœurs », et à la transmission sociale de ces composés variables, constitués mi-partie par des notions dues à l'expérience des siècles, mi-partie par les passions immuables. Quand donc il dit que l'on ne sait « si l'on peut espérer de voir jamais de grands auteurs Lapons ou Nègres », cela doit s'entendre : chez les Lapons et chez les Nègres, sur place. Lapons ou Nègres, transplantés, avec le temps, deviendraient capables des idées Européennes ; il y faudrait peut-être plusieurs générations, plusieurs étapes, mais psychologiques et sociales, non somatiques. Le climat et le terroir ont bien une action différente et plus importante, mais fort indirecte ; ils offrent des circonstances favorables ou défavorables aux causes vraiment déterminantes du devenir historique, qui sont : l'accumulation des expériences et leur transmission sociale, les interférences de développement historique de peuple à peuple, les « petites causes ». (sur ces derniers points cf. Carré, *op. cit.*, part. V, chap. II : « Le croyant pessimiste au progrès », et part. III, chap. VI : « L'histoire et l'accident. ») Aussi Fontenelle a-t-il pu dire « que la différence des climats ne doit être comptée pour

rien, pourvu que les esprits soient d'ailleurs également cultivés ». (*Digression sur les anciens et les modernes*, ap. *Œuvres...*, t. V, p. 283.)

(43) ...de Styx et d'Achéron.

Nous n'avons pas su trouver de source décisive pour ces lacs bourbeux et désagréables des « Américains ». Lafitau (*op. cit.*), qui résume, en 1724, une longue documentation antérieure à lui, n'indique rien de semblable, à notre connaissance, et pourtant il parle fréquemment et longuement des croyances des sauvages de l'Amérique du Nord en une vie future. La suite du développement de Fontenelle a d'ailleurs pour source principale, très probablement, Garcillasso de la Vega (cf. nos notes (44) (45) (46),) et concerne les Américains qui ont été en contact avec les Espagnols, particulièrement les Péruviens ; il faudrait donc, peut-être, chercher du côté des populations qui virent les prédécesseurs ou les compagnons et les émules de Cortez et des Pizarre, de la mer des Caraïbes au Mexique et au Pérou. Garcillasso de la Vega (*Le commentaire Royal ou l'Histoire des Yncas, rois du Pérou*, contenant leur origine... écrite en langue Péruvienne par l'Ynca Garcillasso de la Vega natif de Cozco... traduite sur la version espagnole par I. Baudoin. Paris. A. Courbé, 1633, 2 vol. in-4° (1^{re} éd. espagnole : 1^{er} vol. in-f° Lisbonne 1609 ; 2^e vol. in-f° Cordoue 1616), t. I, liv. II, chap. VII, p. 166), décrivant l'idolâtrie des Péruviens postérieure à l'installation du régime Inca, dit seulement : « Ils croyaient qu'après cette vie il y en avait une autre qui était meilleure pour les bons et pire pour les méchants... Avec cela ils divisaient l'univers en trois mondes dont ils appelaient le premier, à savoir le ciel, « Hanan Pacha », c'est-à-dire le haut monde, où les gens de bien recevaient le salaire de leurs vertus ; le second « Hurin Pacha » ou le bas monde, à cause de la génération et de la corruption, et le troisième « Veu Pacha » qui signifie le centre de la terre ou le monde inférieur, qu'ils disaient être destiné pour la demeure des méchants... ; ils tenaient assu-

rément que la vie du monde inférieur, que nous appelons enfer, était pleine de toutes les maladies et de tous les maux que nous souffrons ici-bas, sans qu'il y eût aucune sorte de repos... »

(44) ...de dedans des urnes ?

Cf. *Le Commentaire Royal ou l'Histoire des Yncas...*, trad. cil., t. I, p. 267 : « Ils disent que le souverain Créateur de toutes choses a mis dans le ciel la fille d'un roi, qui tient en main une cruche pleine d'eau, pour la répandre ici-bas toutes les fois que la terre en a besoin. A cela ils ajoutent qu'un sien frère casse cette cruche, quand il en est temps, et que du bruit qu'elle fait quand on la rompt se forment les tonnerres, les foudres et les éclairs. » Fontenelle savait l'espagnol. Il a pu lire ou la version espagnole, ou la trad. Baudoin avant 1680.

(45) ...sous des lois raisonnables.

Garcillasso de la Vega (1530-1568), descendant des Incas, raconte (*op. cil.*, trad. Baudoin, t. I, pp. 71 sq.) que son oncle l'Inca lui a transmis cette tradition : jadis il n'y avait dans tout le pays que des montagnes et des précipices remplis de broussailles et d'épines. Les hommes vivaient sans religion, sans lois, comme des bêtes ; ils ne pratiquaient pas la culture, mangeaient des racines ou des fruits, ou de la chair humaine. Le père des Incas, le Soleil, envoya ses deux enfants à ces brutes pour leur apprendre à l'adorer et à vivre en êtres raisonnables, à bâtir des maisons, à former des villes, à cultiver la terre. Les deux enfants divins, fils du Soleil et de la Lune, furent la souche de la dynastie des Incas ; ils se nommaient : le premier Inca, Manco Capac, et la première reine, Coya Mama Oello Huaco.

(46) ...talents extraordinaires.

Cf. Horace, *Art poétique*, 391 sq. :

*Silvestres homines sacer interpretsque deorum
Coedibus et vinctu foedo deterruit Orpheus.*

Horace ne dit d'ailleurs pas qu'Orphée fût fils du Soleil. Mais Le Comte, *op. cit.* (liv. VII, chap. IV « D'Orphée ») disait p. 630) : « Orphée, selon l'opinion d'Asclépiade de Myrlée en Bithynie, fut fils d'Apollon et de Calliope, l'une des muses. Et, combien qu'on allègue divers avis touchant sa parenté, toutefois Virgile est de même opinion en l'Églogue de Pollion... » Fontenelle avait été nourri et de Virgile et de Le Comte. Il connaissait sans doute aussi Pindare (Pyth. IV, 176. Dissen) : « C'est d'Apollon qu'est venu Orphée, le joueur de phorminx si souvent célébré, le père des chants. » (Cit. et trad. p. Decharme *Mythologie*, 2^e éd., 1886, p. 617.)

Grecs et Péruviens se sont « accordés », sans qu'il y ait eu transmission, dans leur conception du héros civilisateur.

(47) ...en avait laissé le loisir.

Cela limite encore la portée de la théorie des climats chez Fontenelle (cf. notre note (42) ; non seulement la race humaine est une en ce sens qu'elle a les mêmes capacités fondamentales en tous lieux, mais, si les évolutions naturelles en présence du milieu physique n'étaient pas modifiées, contrariées ou arrêtées, par des « hasards » historiques, elles seraient très probablement sensiblement concordantes. L'arrivée des Espagnols fut un de ces « hasards ». Il ne laissa pas aux Américains le « loisir » d'un développement normal ; l'euphémisme est d'importance, car Fontenelle songe très probablement aux faits relatés par Dom Barthélemy de Las Casas, évêque de Chiapa, défenseur devant l'Europe de la liberté des naturels de l'Amérique (Las Casas (1474-1566). *Brevissima relacion de la destruccion de las Indias*, Séville 1552, trad. lat., 1598. Trad. franç., *Tyrannies et cruautés des Espagnols*. Anvers 1679, in-4^o, cf. Œuvres de Dom Barthélemy de Las Casas..., p.p. J. A. Lorente, Paris, 1822, 2 vol. in-8^o). Dans les *Dialogues des Morts* (1683), le dialogue de Fernand Cortez et de Montezuma discute aussi fort librement de la prétendue supériorité des Espagnols sur les barbares d'Amérique. Il signale, comme notre texte, que les Grecs ne pensèrent pas toujours « plus raison-

nablement » que les Américains. Montez. : « Mais a-ce été par surprise que les Grecs ont cru, dans tous les temps, que la science de l'avenir était contenue dans un trou souterrain... Et par quel artifice leur avait-on persuadé que, quand la Lune était éclipsée, ils pouvaient la faire revenir de son évanouissement par un bruit effroyable... » (*Œuvres...*, t. I, p. 393.)

— Sur l'importance des « hasards » dans l'histoire cf. Carré, *op. cit.*, part. III, chap. VI : « L'histoire et l'accident. »

(48) ...c'est le reflux.

Nous n'avons pas su trouver de source satisfaisante pour cette histoire Chinoise de princesse aux cent enfants. Fontenelle, par Ninon, ou autrement, était en relations avec Saint-Evremond. Saint-Evremond était en très bons termes avec Vossius (Isaac). Vossius s'intéressait à la Chine, et la connaissait probablement surtout au travers de Martin Martini. Rien cependant dans « *Martini Martinii e societate Jesu Sinicae Historiae Decas prima...* Amstelaedami apud Joannem Blaeu. M.D.C.LIX. » Rien non plus dans Du Halde *Description géographique, historique... de l'Empire de la Chine*, Paris. Lemercier, 1735, 4 vol. in-f^o), qui vient trop tard pour nous, mais remonte assez tôt pour sa documentation (jusqu'à Martin Martini). Rien qui mette sur une piste dans les *Lettres édifiantes* (*Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*. Nouvelle éd., Toulouse. Sers et Ganda, 1810, 26 vol. in-12 ; à partir du t. XVI, Mémoires de la Chine. Rien dans les « *Cinq cents contes et apologues extraits du Tripitaka Chinois* et trad. p. Edouard Chavannes », Paris. Leroux, 3 vol. in-8^o, 1910-1911. M. Granet, consulté, a eu l'extrême obligeance de signaler que l'histoire ne devait pas être très ancienne.

(49) ...la vérité.

Il y fallut un soin « particulier », un miracle, et on sait de reste ce que Fontenelle pense du miracle.

(50) ...si lents.

Il est toujours beaucoup plus difficile de bien établir un fait que de croire ce que suggèrent des sentiments, ou que de raisonner (et déraisonner) éperdûment ; Fontenelle y a insisté à toutes les époques de sa vie. Cf. *Histoire des Oracles* (1686), I, IV : « Assurons-nous bien du fait avant que de nous inquiéter de la cause » (sur quoi, l'histoire de la dent d'or) ; et encore : « Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que, non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux. » (*Œuvres...*, t. II, pp. 315 et 316.) De 1699 à 1740, toute l'*Histoire de l'Académie des Sciences* témoigne dans le même sens. Quand Fontenelle parle des progrès de « la manière de raisonner », il entend donc parler d'un raisonnement qui reste au contact des faits bien établis. En dépit des erreurs du système, cette manière de raisonner lui paraît se rattacher à Descartes. Cf. *Digression sur les anciens et les modernes* (1688) : « Avant Descartes on raisonnait plus commodément ; les siècles passés sont bien heureux de n'avoir pas eu cet homme-là. C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse, ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises. » (*Œuvres...*, t. V, p. 290.) Il n'a manqué à Descartes que d'être une Académie ; il a prétendu faire, à lui seul, ce qui réclame le concours de beaucoup de savants critiquant de très nombreuses observations et expériences. Là encore il faut du temps. Sur cette lenteur dans le progrès des lumières positives cf. Carré, *op. cit.*, Part. I (chapitre unique).

(51) ...en religion.

Exception, à la fois prudente et perfide, en la faveur du peuple élu.

(52) ...pour ces beaux arts.

De la poésie des Grecs Fontenelle parle, entre autres endroits, dans le *Discours sur la nature de l'Églogue*, dans la *Digression sur les Anciens et les Modernes*, dans le petit traité *Sur la poésie en général*, dans les *Remarques sur quelques comédies d'Aristophane, sur le théâtre grec, etc.* Il a lu les poètes grecs. Pour la peinture des Grecs, il faut, sans doute, songer à des entretiens avec les Perrault et à des discussions touchant des textes anciens donnant quelque idée de ce que put être la peinture grecque : textes de Pline ou de Pausanias par exemple. Vitruve aussi pouvait être mis à contribution. Claude Perrault l'avait traduit, annoté, illustré, dès 1678 (cf. « *Les dix livres d'Architecture de Vitruve corrigés et traduits nouvellement en français avec des notes et des figures*. Seconde édition corrigée et augmentée par M. Perrault de l'Académie Royale des Sciences, docteur en médecine de la faculté de Paris ». Paris, Coignard, 1684, in-f^o 1^{re} éd., 1678) en particulier liv. VII, chap. V à XIV, pp. 241 à 250). Fontenelle a dit de ce Perrault : « Il avait une grande connaissance de toutes les choses dont parle Vitruve par rapport à l'architecture, comme de la peinture, de la sculpture... » (*Éloge de Perrault* (1688), ap. *Œuvres...*, t. VII, p. 540.) Quant à l'auteur des *Parallèles*, Fontenelle n'a naturellement pas de lui moins bonne opinion : « Son frère, de l'Académie française, très semblable à feu Perrault par le génie des beaux arts, mais plus connu dans le monde du côté des belles lettres... » (*Ibid.*, p. 541.) Claude et Charles ont dû être ici ses informateurs.

(53) ...en même temps la frappent.

Cf. *Sur la poésie en général* (*Œuvres...*, t. III, pp. 177-178) : « Cette bizarre multitude de dieux, enfantés par les imaginations grossières de peuples très ignorants, fut bien vite adoptée par les imaginations des poètes, qui en tiraient de grands avantages. Leur langage, déjà merveilleux par sa singularité, le devenait encore beaucoup plus par celle de tout ce qu'ils étaient en droit d'attribuer aux dieux... Il faut avouer cependant que

tout ce divin poétique et fabuleux est si bien proportionné aux hommes que nous, qui le connaissons parfaitement pour ce qu'il est, nous le recevons encore aujourd'hui avec plaisir, et nous lui laissons exercer sur nous presque tout son ancien empire ; nous retombons aisément en enfance. »

(54) ...se rendre nécessaires.

Ce dont ni Fontenelle, ni La Motte, ne prenaient leur parti pour la poésie, cf. *Sur la poésie en général* (*ibid.*, p. 182) : « Notre sublime consistera-t-il toujours à rentrer dans les idées des plus anciens Grecs encore sauvages ? Il est vrai cependant que, comme nous avons une facilité presque honteuse d'y rentrer, et que cette facilité même les rend agréables, les poètes ne doivent pas s'en priver ; seulement il me semble que, s'ils les emploient trop fréquemment, ils ne sont guère en droit d'aspirer à la gloire d'esprits originaux. »

Pour la peinture, selon Charles Perrault (*Siècle de Louis le Grand et Parallèles*) le plus grand peintre était Lebrun, qui (sans abandonner les figures mythologiques) peignait les « gestes » du « moderne » Louis XIV. Fontenelle pouvait penser à Lebrun, s'il songeait à la difficulté de dépouiller complètement des idées, ou plutôt des images, qui n'avaient leur sens plein que pour des « Grecs encore sauvages ». Il pouvait aussi se référer à Poussin, qu'il dira incidemment « excellent dans la composition et l'ordonnance de ses tableaux, mais faible dans la partie du coloris. » (*Lettre à MM. les auteurs du journal des savants*, ap. *Œuvres...*, t. VIII, p. 446, à propos du *Boëxana* de 1740.)

(55) ...à l'égard de l'imagination.

A nouveau signale que Fontenelle ne se fait pas d'illusions sur la rapidité, ni sur l'étendue d'une cure rationnelle de la folie humaine. Cf. nos notes (2), (8), (11), (30).

(56) ...des choses étrangères.

Principes particuliers aux époques anciennes de l'éclosion des fables, principes communs aux époques anciennes et aux temps modernes du foisonnement et de la consolidation des fables, par le jeu de l'invention analogique et le respect superstitieux de la tradition ; tout cela, à une date donnée, a opéré en tous lieux ; mais tous les groupements de populations n'ont pas subi les mêmes hasards historiques ; avec leurs développements n'ont pas interféré les mêmes « choses étrangères ». Le hasard n'est d'ailleurs pour Fontenelle que le nom d'un déterminisme inconnu. Cf. *Dialogues des Mortels* (1683). Charles V, Érasme. Er. : « Tout n'est donc que hasard ? » — Ch. : « Oui, pourvu qu'on donne ce nom à un ordre qu'on ne connaît point. » (*Œuvres...*, t. I, p. 271.)

(57) ...y devinrent des fables.

Ces Égyptiens et ces Phéniciens « plus anciens que les Grecs » viennent, très probablement, surtout (cf., nos notes (58), 59), (60)) d'Hérodote et de Bochart.

On voit que Fontenelle ne nie nullement que dans la fable ne puisse entrer, à titre de composant, de l'histoire vraie. Mais elle n'en est pas le principal ; elle est une « chose étrangère », qui se transforme d'ailleurs au moment qu'elle y entre. Il est donc chimérique de prétendre voir dans la fable, prise dans son ensemble, de l'antique histoire vraie, que nous n'aurions qu'à déchiffrer, cf. notre note (4).

(58) ...qui prophétisent eux-mêmes ;

Cf. peut-être Bochart (« *Samuelis Bocharti Geographia Sacra seu Phaleg et Canaan cui accedunt variae dissertationes philologicae, geographicae...* editio quarta... Lugduni Batavorum... » 1707 (1^{re} édit. 1646), part. II, liv. II, chap. XII, col. 741, l. 45 sq.) : Obiter libet solvere quaestionem a veteribus ultro citroque agitatam... cur nimirum apud Poetam columbae ἀμβροσίαν Διὶ πατρὶ φέρουσιν, ambrosiam Jovi patri ferunt, vel

quod idem est διὰ τί ὁ ποιητὴς πελειάδας ἐποίησε τῆς τροφῆς τῶν θεῶν διακόνες, cur Poeta columbas fecerit ministras cibi deorum... Uno verbo respondeo fabulam esse Phoeniciam vel Arabicam natam ex allusione vocum **𐤓𐤍𐤑𐤏** hemam et **𐤓𐤍𐤕𐤍** emam vel imam, quarum illa columbas, haec sacerdotem significat. »

Bochart (1599-1667) était de Rouen, pays de Fontenelle ; sa science était là proverbiale ; il donnait l'exemple Phénicien de « mot équivoque » qui permettait, après cela, d'interpréter, à la façon de Fontenelle, le récit d'Hérodote (II, 55-57). Hérodote reproduit un récit des prêtresses de Dodone : Deux colombes noires se sont envolées de Thèbes en Égypte. L'une est arrivée en Thesprotide, s'est posée sur un chêne, a parlé avec une voix humaine et a prescrit aux habitants d'instituer un oracle en l'honneur de Zeus. L'autre colombe est parvenue en Libye et a présidé de la même manière à la fondation de l'oracle d'Ammon. Hérodote interprète l'histoire qui lui a été contée en supposant que des pirates Phéniciens (II, 56) ont enlevé deux prêtresses dont l'une a été vendue en Thesprotide, l'autre en Libye. Celle de Thesprotide, qui est à l'origine de l'oracle de Dodone, a été appelée Πελειάς, comme le sont encore les prêtresses de Dodone, parce qu'elle parlait une langue barbare :

Πελειάδες, δ' ἔμοι δοκέουσι κληθῆναι πρὸς Δωδωναίων ἐπὶ τοῦδε αἱ γυναῖκες διότι βάρβαροι ἦσαν, ἑδόκεον δέ σφι ὁμοίως ὄρνισι φθέγγεσθαι (II, 57). A mesure que l'esclave de Thesprotide acquit un langage intelligible aux gens du pays, elle eut, à leur avis, un parler humain. Quant à la couleur noire de la Πελειάς, elle est une façon de signaler l'origine Égyptienne de l'esclave.

Fontenelle, qui ne cite pas, et qui travaille sur ses souvenirs, (ils peuvent parfois le trahir. cf., notre note (34)) a dans l'esprit qu'Hérodote parle des Phéniciens ; le rapprochement est naturel avec Bochart de Rouen, qui dérive la plupart des mots de toutes les langues du Phénicien. Fontenelle transforme les ἱράς γυναῖκας d'Hérodote (II, 56) en diseuses de « bonne aventure », qui assimilent mieux le merveilleux ancien à celui des magiciens et sorciers contemporains ; enfin, ne songeant qu'à Dodone, et se souvenant qu'à Dodone il y avait selon Hérodote des Πελειάδες (trois lui parlèrent II, 55), à Dodone il met les deux colombes

de Thèbes au lieu d'une. Quant au chêne qui parle, il lui paraît naturel qu'il le fasse en vertu d'un glissement de pensée familier à la mentalité primitive et auquel il songe précisément au moment où il va expliquer, toujours selon Bochart, pourquoi parlait le gouvernail du navire Argo.

(59) ...un gouvernail qui parlait.

Cf. Bochart (*op. cit.*, Part. II, liv. II, chap. XII, col. 739, l. 44 sq.) : « Graeci vetustiores, navigandi rationem a Phoenicibus edocti, Phoenicia etiam nomina multa usurparunt... Proinde ad Phoenices id quoque refero quod a Poetis Argo fingitur navis fuisse loquax, ligno a Pallade in carinam impacto ex Dodonaea sylva, quod humanas voces funderet. Nempe דָּבַר verbum Hebraeis et loqui significat et regere seu moderari quia animos sermone regimus et moderamur :

« Ille regit dictis animos, et pectora mulcet. »

Inde דּוֹבֵרָה (dobera) loquentem si participium, si nomen est ratem sonat quae regitur et gubernatur. Hujus plurale דּוֹבֵרוֹת doberoth pro ratibus occurrit I. Reg. 5 : 9. Et Hebraeae voces צֶפְדֵּבֶר tam reddi possunt lignum loquax, quam lignum quod navem regit. Ex hac homonymia nata fabula qua vel ipsa navis loqui dicta est, vel lignum aliquod in nave. Quo ligno nil quicquam aliud quam clavum intelligo, qui non loquitur, sed regit navem. »

(60) ...plaisante délicatesse.

Fontenelle admet une foule d'emprunts des Grecs aux Phéniciens et aux Égyptiens, mais des emprunts de détail, compliqués de contre-sens ; en quoi il suit « les savants de ces derniers temps ». Il ne les suivrait nullement pour leur conception d'ensemble, si elle devait consister, par le détour des étymologies, à faire dériver toute la sagesse humaine des régions où aborda Noë, et où peuplèrent ses descendants. La sagesse humaine sort, en tous lieux, par voie de continuité des sottises humaines, non d'une révélation, dont une région du globe aurait

eu, en une ou plusieurs fois, le privilège. Les « savants de ces derniers temps » doivent être ceux-là même qu'a lus, dans un tout autre esprit, un homme comme le P. Thomassin, lorsqu'il dit (*La méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement et solidement les Lettres humaines*. Paris, Muguet, 1681, 3 v., in-8°, t. I, préface, § XVIII) : « MM. Selden, Bochart, Vossius, Marsham, M. Huet m'ont ouvert les yeux... » et lorsqu'il ajoute plus loin, éclairé par eux, à sa manière : « On ne comprendra jamais combien il est véritable que toute la doctrine des païens, et la Fable même, a pris ce qu'elle peut avoir de vrai et de bon de nos divines écritures, si l'on n'a été une fois bien convaincu que toutes les sciences sont venues de la Grèce dans l'Italie, dans la Grèce de l'Égypte, et de l'Assyrie dans l'Égypte, c'est-à-dire du pays où les patriarches et les prophètes du vieux Testament ont vécu dans le reste du Monde. (*Ibid.*, t. I, part. I, liv. II, chap. XVII, § 1, p. 529.) Fontenelle, lisant avec d'autres yeux, et pour n'avoir jamais été « bien convaincu » a fondé le comparatisme moderne.

La « plaisante délicatesse » des Grecs lui était suggérée par Hérodote II, 57 : « ἕως δε ἐβαρβάριζε ὁρνιθος τρόπον ἔδοκεῖ σφι φθέγγεσθαι. »

(61) ...le plus de bruit.

— Pour la véritable utilité de l'histoire, selon Fontenelle, cf., notre note (5).

Qui fait ce « bruit » ? Les professeurs de collège sans doute (cf. Descartes. *Méthode*. éd., Gilson, 1^{re} part., p. 5. : « que les actions mémorables des histoires le relèvent (l'esprit... ») ; les auteurs d'oraisons funèbres et les lecteurs de Plutarque ; les historiens à la manière de Mézeray, peut-être aussi cf. A. Thierry. *Lettres sur l'Histoire de France* (1827, lettre IV *Sur les histoires de France de Mézeray, Daniel et Anquetil*, et lettre V : *Sur les différentes manières d'écrire l'histoire en usage depuis le XV^e siècle*.)

(62) ...les secrets de la physique et de la morale.

La thèse que combat ici Fontenelle est soutenue, après l'avoir été par beaucoup d'autres, par Le Comte, *op. cit.*, cf. en particulier liv. X, p. 843. « Que tous les préceptes et enseignements philosophiques s'enseignaient jadis par des fables » : « Je crois que l'on peut aisément recueillir des discours précédents que toute la doctrine des anciens, qui concerne tant la connaissance des choses naturelles comme l'institution des bonnes mœurs, était jadis enveloppée de couvertures fabuleuses. Toutefois il me semble que je ne perdrai pas ma peine si je recueille en un bref sommaire ce que j'ai bien amplement exposé es livres précédents : joint que les anciens ont tellement embrouillé de fables leurs écrits que ceux mêmes qui n'ont pas mal profité en l'étude de toutes bonnes sciences sont assez empêchés à les démêler. » (suivent 47 pages de sommaire.)

Cf. *Dialogues des Morts* (1683). Homère, Esope. Es. : « Quoi ! N'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages ? » Homère : « Hélas ! point du tout. » Es. : « Cependant tous les savants de mon temps le disaient ; il n'y avait rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenaient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale et des mathématiques même, étaient renfermés dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avait quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvait un sens moral, l'autre en trouvait un physique ; mais, après cela, ils convenaient que vous aviez tout su, et tout dit, à qui le comprenait bien ». (*Œuvres...*, t. I, p. 216.)

(63) ...nous faire trembler.

Cette fin de l'opuscule suggère inévitablement une comparaison entre les extravagances des anciens et les « sottises » du peuple élu et de ses descendants spirituels. Jointe à beaucoup d'indications, signalées en cours de route, elle justifie l'interprétation de l'*Origine des Fables* qui y voit une simple introduction à l'*Histoire des Oracles*, publiée après coup, en des temps (1724)

où les risques étaient moindres pour un esprit libre qu'en 1686. Telle est l'interprétation de Maigron (*Fontenelle, l'homme, l'œuvre, l'influence*. Paris, Plon. 1906, in-8°, p. 252). Cette manière de voir, partiellement exacte, ne fait ressortir que très imparfaitement l'intérêt et l'originalité de l'œuvre de Fontenelle. Comme précurseur du comparatisme moderne Fontenelle s'intéresse aux mythes indépendamment de tout souci polémique; il a d'ailleurs, en outre, des soucis polémiques. Ses idées et son esprit critique s'exerçant sur toutes les matières n'en sont pas moins terriblement dangereux. Les *Oracles* décriront les impostures des prêtres. L'*Origine des Fables* permet de concevoir qu'il y ait eu des impostures des prêtres, mais voit dans les mythes et les religions un phénomène naturel. Les prêtres l'utiliseront, et, en ce sens, les *Oracles* sont une application de l'*Origine des Fables*; mais la théorie, on l'aura constaté sans doute, déborde en intérêt l'application. (cf. introduction,).

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER,

*Le Recteur
de l'Académie de Paris.
Pour le Recteur,
l'Inspecteur de l'Académie,
L. BENAERTS.*

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
	—
AVANT-PROPOS.....	VII
Introduction et notes de l'introduction	1-10
Texte de Fontenelle	11-40
Commentaire	41-103

Imprimerie des Presses Universitaires de France. — Vendôme-Paris

